

# Revue mensuelle EUROPE

## Avril 1959

### Mistral – Mireille

1859 - 1959

Il est banal de dire d'une grande œuvre littéraire qu'elle est plus célébrée que connue. Mais pour *Mireille* cette divergence de la gloire et de l'étude atteint une dimension invraisemblable, la dimension d'un véritable drame culturel. De cela d'abord il faudrait rendre compte.

On y voit bien des raisons.

L'obstacle de la langue, sans doute, malgré la traduction française qui accompagne toujours le texte. *Mireille* est une œuvre de langue d'oc. Sa connaissance est fonction de la curiosité que l'on a pour la littérature occitane. Et celle-ci, régionale ou régionaliste, marginale comme on l'a dit, longtemps privée du soutien de l'enseignement, a dépensé en pure perte ses chefs-d'œuvre. Fort heureusement et depuis peu d'années, la situation se transforme.

Une notion plus juste de la vie littéraire française permet une remontée des œuvres d'oc aux surfaces de la critique historique. On voudra bien considérer les pages qui suivent comme une préface à ce phénomène considérable que serait la prise en charge de l'expression occitane par une culture française aérée, nuancée, réaliste.

Mais à l'incuriosité pour *Mireille* et son auteur il y a des raisons particulières, qui tiennent à l'œuvre et à l'homme. Le poème provençal est mal intégré à la chose littéraire parce qu'il a été mal étudié, parce qu'on ne sait où le situer selon les perspectives habituelles. La bibliographie mistralienne est abondante, mais décevante. Passe encore pour les analyses formelles, de la langue, du style de la strophe: elles ne sont pas très éclairantes, mais elles existent. Par contre, nous manquent les travaux de synthèse ou d'interprétation qui nous permettraient d'apprécier l'importance de *Mireille*, sa teneur poétique, son contenu d'idées, ses relations à d'autres œuvres. Les jugements que l'on porte souvent pour essayer de placer *Mireille* quelque part dans la littérature universelle sont d'un académisme inoffensif.

Mistral est un classique.

Mistral est un antique.

Mistral est un romantique.

Appréciations si générales et scolaires qu'elles ne prouvent plus rien. Ainsi de la controverse Thibaudet-Maurras jadis, jugements cavaliers d'essayistes. Ils ne remplacent pas la simple étude méthodique de l'œuvre et surtout de sa genèse, où se cache l'intention même du poète. Non pas l'intention affirmée qui peut être de politique personnelle, mais l'intention secrète et sûre, mêlée à l'acte créateur. Nous savons que cette étude ne peut être menée à bien sans une connaissance réelle de la biographie mistralienne. Et ici les interdits foisonnent. Le chercheur avance dans une atmosphère désagréable de scandales minuscules, d'hostilités vêtues en principes. Il avance contre Mistral lui-même qui a très tôt barré les accès aux années de création de *Mireille*. Si bien qu'il est permis de dire que *Mireille*, après un siècle étale de célébration académique, va connaître la vie ardente du chef-d'œuvre dans la mesure où tomberont les précautions voulues par son auteur. Mais déjà il est permis, sans préjuger des interprétations futures, d'ouvrir sur le poème des lumières un peu moins voilées que celles dont on a pris l'habitude pendant un siècle.

## Le Quarantième entretien de Lamartine

Cette habitude, d'où vient-elle? Sans nul doute de ce coup splendide du sort que fut le *Quarantième Entretien* de Lamartine. Ce texte illustre plaçait Mistral d'emblée à un niveau que ne fréquentent que les génies. Et certes, c'était utile. Il était utile de prononcer le nom d'Homère puisqu'il s'agissait avec Mistral d'un épique, non à la manière forcée des auteurs du XVII<sup>ème</sup> français, ou à la manière philosophique des Vigny, des Hugo (la *Légende des siècles*, annoncée en mai où Lamartine salue Mistral, paraîtra le 26 septembre), mais à la manière gréco-latine. Il fallait bien arracher le jeune maillanais à la promiscuité des littérateurs, ses contemporains, pour apprécier le poids de son génie. Mais cette évaluation superbe de la qualité d'une œuvre s'est faite au détriment d'une définition de ses qualités. Tout est contresens dans le *Quarantième Entretien*: qui n'est pas d'accord là-dessus? Et Lamartine savait bien que ce jeune homme qui lui était envoyé par Jean Reboul n'était ni un aède primitif, ni un pâtre de la Crau. Mais il trouvait l'occasion d'un beau geste bien ample, d'une célébration héroïque, d'une reconnaissance publique des génies:

— *Tu Marcellus eris!*

De telles paroles flattent celui qui les prononce autant que celui à qui elles s'adressent. Si bien que Lamartine, en saluant Mistral, intimidait la recherche future.

Il laissait croire que l'on n'avait pas à connaître désormais, mais à admirer. Il obscurcissait la connaissance que l'on pouvait gagner de *Mireille*.

Le centenaire de 1959 est, on s'en aperçoit bien vite à fréquenter ceux qui le célèbrent, beaucoup plus celui de cette gloire que celui de l'œuvre. Il y a cent ans depuis Lamartine. Aussi, pour aller interroger le texte, faut-il d'abord percer l'épaisseur de cet évènement historique qui part de lui et qui s'est prolongé jusqu'à nous. Chemin faisant et par la faute de l'opéra de Gounod, l'affabulation a échappé au poème; dans la conscience populaire provençale elle-même l'histoire des deux enfants amoureux s'est déliée de la belle orchestration verbale mistralienne pour s'habiller d'une défroque musicale sans originalité et certainement bien peu accordée au génie du lieu.

Quoi qu'il en soit, relisons *Mireille*. C'est le meilleur service que nous puissions rendre à la mémoire de son auteur, et le moyen le plus sûr de lui ouvrir un nouveau siècle d'immortalité.

### La donnée de *Mireille*

L'histoire, on la connaît donc. Un enfant, ou presque (moins de 16 ans) aime une fille qui n'a pas son âge. Lui est fils d'un vannier, il va pieds nus par les chemins; elle, doit recevoir l'héritage d'un riche domaine rural. Ensemble ils découvrent les premiers émois de l'amour, se veulent en mariage et se voient refusés l'un à l'autre. *Mireille* s'enfuit du mas paternel pour demander du secours aux Saintes Maries de Camargue. Frappée du soleil, elle meurt. Telle est l'anecdote, la donnée du poème. Rien de plus. Tout le reste est péripétie ou orchestration.

On ne peut souhaiter aventure plus simple et, dans la simplicité, plus signifiante. Il faut partir de là. De l'aveu même de Mistral, tout partit de là:

— Je m'étais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de conditions différentes. Le sujet donc de *Mireille* est une mésalliance refusée, et une mort par amour. La critique a coutume, parlant du poème, de négliger ce qu'il raconte. Ce silence ne serait-il pas révélateur de positions prises et d'une erreur volontaire?

La critique aussi prend *Mireille* à son point d'achèvement, en 1859. Or la gestation fut lente et inégale. Entre le moment où il entreprend son poème et celui où il l'achève Mistral a eu le temps de se transformer. En fait pour comprendre la valeur de l'anecdote, du sujet, il faut se placer à l'instant où il se trouva conçu.

N'hésitons pas à remonter assez haut dans cette vie.

À 17 ans, en 1847, Frédéric vient de passer son baccalauréat à Nîmes. Pendant un an, il va vivre oisif à Maillane, sans se déterminer pour le retour familial à la terre. Dans ses *Mémoires* il reviendra sur ce ravissement qu'il connut, à retrouver le monde agreste de son enfance, et sur son demi-déracinement: en 1847, il n'est plus un paysan, il le sait, et surtout dans l'amour (ou ce qui lui en tient lieu à cet âge-là, le marivaudage villageois). Sa vocation provençale est beaucoup moins assurée qu'on ne le prétend généralement. Il a bien rencontré Roumanille, mais n'en a pas fait son maître à penser.

Et quelle année! En février la Révolution éclate. Fièvre républicaine.

Aux premières proclamations signées et illustrées du nom de Lamartine, mon lyrisme bondit.

Paraissent en français des vers enflammés de Mistral. Puis l'été: il écrit en provençal les *Moissons*, géorgiques qu'il enverra à Roumanille pour la Toussaint. Des *Moissons* datent quelques élancements poétiques qui habiteront *Mireille*: une vocation ethnographique, source de poésie descriptive, un goût de la provençalité, même excessive, exotique, et le thème grandiose de la farandole de la Saint Jean. D'anecdote, point. Les *Moissons* ne sont pas un poème narratif. *Mireille* n'est pas née. Mais le terrain propice à son éclosion est trouvé: chaleur sensuelle, liberté juvénile du ton.

Mistral alors part pour Aix, étudiant en droit.

Les années d'Aix font un blanc absolu dans la biographie mistralienne traditionnelle. Lui-même ne nous en dit rien: les treize pages des *Mémoires* consacrées à cette période sont meublées par le cortège de la Fête-Dieu, les types humains pittoresques de la ville et les aventures d'Anselme Mathieu. Cependant une évocation sentimentale: celle des amours dans les cyprès et de la pauvre Louise, qui aima Frédéric sans être payée de retour. C'est en marge de cette aventure tendre que la tradition orale place l'histoire de la servante du Mas du Juge que Mistral aima farouchement et qu'il laissa chasser. Vérité ou légende? les preuves de fait, si elles existent, restent inconnues, Mistral, plus tard, devait déclarer:

— Si j'avais aimé Mireille, je n'eusse pas écrit Mireille.

Réservons donc la solution du problème biographique, en soulignant toutefois son importance: Mistral aurait-il éprouvé en son cœur la souffrance de son héroïne?

Mais par sympathie il ne pouvait que l'éprouver. Nous savons sa jeunesse ardente. De cela font foi les quelques poèmes des années 50 et 51 qui prennent place dans le recueil collectif des *Provençales*: poèmes pleins d'éclat et souvent bien frappés. Très modernes d'allure. Rien de la sage mièvrerie qu'aime Roumanille, ou de la médiocrité banale des autres provençaux. Saint-René Taillandier ne s'y est pas trompé. On songe à Théophile Gautier et un peu à Baudelaire. Mistral alors n'est ni un primitif ni un antique mais un épigone du romantisme français. Un esthète et un sensuel. Ce moment de la littérature provençale est normalement baigné d'influences parisiennes: c'est en 51 que Théodore Aubanel écrit le *Livre de la Mort*. Tout ce que nous pouvons savoir de ces jeunes gens les révèle attentifs à la mode littéraire. Ils ont le culte de la passion, et ce culte explique l'amour d'Aubanel pour Zani sous sa brûlante noblesse d'expression. C'est dans cette atmosphère chaleureuse que l'idée de *Mireille* vint à Mistral.

Mistral est rentré au Mas du Juge au printemps de 1851. Son père est devenu aveugle. Mais Frédéric a-t-il le temps de s'occuper de la terre? Les années 1851, 1852, et 1853 le saisissent d'une agitation provençale continue. Sollicité par Roumanille, il devient le meilleur ouvrier de la Renaissance, assiste aux congrès d'Arles et d'Aix, se mêle aux querelles du temps, se brouille avec son maître et régent pour une question d'orthographe. Et il compose son poème. En juillet 52 trois chants sont déjà écrits. L'œuvre aura huit ou dix chants. Mais en septembre 53 il entreprend un chant II. Aussi vers 1854 peut-on dire que *Mireille* est écrite dans son premier état. Ce n'est sans doute pas encore *Mireille*, mais *Lou Panieraire*. A cette période pourtant appartient l'histoire contée.

## L'ardeur de la jeunesse

On ne donne à cette histoire tout son relief que si l'on songe à l'âge du poète: 21 ans, 22 et 23. c'est dans sa propre jeunesse ardente que Mistral fait vibrer l'ardeur de ses personnages.

Qu'il ait vécu ou non un malheur comparable à celui dont il les accable (et bien davantage, c'est sûr, s'il l'a vécu) il se sent lié à eux par la solidarité du cœur. C'est pourquoi l'œuvre proclame les droits de l'amour, et célèbre jusque dans la défaite aux Saintes Maries de la Mer, l'amour plus fort que la mort. Cette signification est très clairement assurée: jusqu'au chant VII grandit une passion qui à aucun moment ne rencontre d'obstacle. Vincent a bien un moment de recul et de terreur:

— *De moi à vous il y a un labyrinthe... Je ne suis qu'un vannier, Mireille, un batteur de campagne.*

Mais la jeune fille repousse l'argument:

— *Eh! que m'importe que mon bien-aimé soit un baron ou un vannier, pourvu qu'il me plaise à moi!*

Et soudain le superbe chant VII est là, qui déchaîne le drame. Maître Ambroise rétorque à son fils:

— *Richesse et pauvreté, insensé, te répondront.*

Vincent s'indigne:

— *Mais d'être pauvre c'est donc la peste?*

Et sa sœur, Vincenette, intervient. Elle raconte une sombre aventure, celle d'un laboureur, amoureux de la fille d'un mas; on la lui refusa, il mit le feu à la meule et se noya dans le puits. La poésie est grande, le ton d'une exceptionnelle beauté. Les jeunes ont fait alliance et la passion qui les anime n'est ni gaie ni sereine. Un grand souffle de révolte traverse le poème. Maître Ambroise le ressent, et part demander Mireille pour son fils. Il affronte maître Ramon.

On ne saurait éviter une question. Mistral a déclaré avoir peint Maître Ramon à l'image de son propre père, et nous savons qu'il écrivit son poème au mas du Juge, tout près de ce patriarche:

— *Je l'ai peint dans mon poème, sous deux formes diverses: Mèste Ambroi et Mèste Ramoun* (Lettre à Adolphe Dumas du 12 mars 59).

Ainsi la scène fameuse où les deux vieillards se heurtent de plein fouet d'âmes et de paroles, ce serait un dialogue de deux François Mistral? La simplification est excessive. Mais elle souligne l'ambiguïté des sentiments du poète. Une construction antithétique dont la première pièce est l'hostilité aux vieillards. Car si Maître Ambroise est sympathique, c'est par sa condition et non par nature. Sa pauvreté l'élève en majesté lorsqu'il proclame:

— *Que je sache encore, elle n'est point vice la pauvreté, ni souillure!*

Une fois cette leçon donnée à qui le méprise, il disparaît totalement du poème. C'était son dernier mot. Quant à Maître Ramon, il est grand, mais bien antipathique. Maître incontesté, il doit sa dignité à sa science agricole et sa force que l'âge ne mord pas, non à sa générosité. Sa colère est terrible. Il crie, il insulte. Il s'abandonne à la cruauté:

— *Tu resteras, vois-tu? saurais-je de t'attacher avec les entraves...* dit-il à Mireille.

Sa douleur devant l'agonisante, si elle est bien une douleur de père, ne lave pas sa barbarie. Aussi la dernière parole du poème est-elle un cri pour le maudire. Vincent rêve de posséder son amie par delà la mort "pendant qu'aux lieux où elle était, ils se heurteront le front sur la terre de remords..." Ils, c'est-à-dire Ramon et Jeanne-Marie.

Mistral n'a jamais dit que Jeanne-Marie fût sa mère. On s'en doute, si l'on sait de quelle adoration il a entouré la jeune épouse de Maître François. La mère de Mireille n'est qu'un personnage secondaire, mais sans gentillesse. Aussi brutale que Ramon, c'est elle qui ouvre la voie aux invectives qui accablent la pauvre fille.

— *Tu as refusé le pâtre Alàri, celui qui possédait mille bestiaux... Eh bien! vas-y, de porte en porte, avec ton gueux courir les champs!*

Désespérée, elle essaiera de déchirer quelqu'un et ce sera Taven, qu'elle accuse d'avoir ensorcelé Mireille.

En fait, très simplement les personnages de *Mireille* se classent en deux camps: les jeunes, tous alliés, et les vieux. Du côté des vieux une sagesse glacée et dure, celle de Maître Ambroise parlant à son fils, ou l'orgueil barbare que donne la fortune. On voit bien que le poète n'avait pas 25 ans!

L'œuvre, ainsi, est pathétique plus qu'épique. Elle vibre de colère. Elle est revendication. Cette revendication est proclamée, élargie par Taven. Lorsque les jeunes étourdies qui sont venues défaire les cocons se moquent de Mireille et de son amoureux, elle intervient. C'est vers elle que les deux enfants iront en un jour de grand malheur, lorsque Vincent meurt par la blessure reçue d'Ourrias. Elle est l'alliée de tout ce qui est jeune dans la nature, de la force germinative, des élans de l'amour. Le personnage n'est pas essentiel dans la narration, il l'est peut-être dans la signification de l'œuvre. Son modèle est facile à trouver dans toutes ses sorcières de villages que la campagne française a longtemps possédées: pauvres femmes que la misère a d'abord éloignées des foyers paisibles et cossus et qui se vengent par le maléfice de leur exclusion sociale. La sorcellerie, on le sait, est un phénomène social. Elles sont au service de ce qui rompt l'unité des familles, et avant tout entremetteuses.

Taven, d'ailleurs, n'est pas mauvaise. Les vaticinations qui l'enlèvent font intervenir la volonté de Dieu, et jamais le Diable. Le Diable n'existe pas dans *Mireille*, pas plus que le péché. En somme, Taven donne au poème une morale naturaliste et saine. Et si l'opposition des jeunes et des vieux peut passer pour éternelle, parce que présente dans la littérature occidentale depuis ses origines, la façon qu'a Mistral de concevoir la sorcière est, elle, moderne. Elle sous-entend une sanctification de la passion, le refus d'une malédiction séculaire.

On pourrait donc parler de romantisme: non pas au sens de l'histoire littéraire pure, mais de l'histoire des mœurs. *Mireille* n'était possible qu'après une transformation des esprits au regard du sentiment amoureux, asocial entre tous. Est-il besoin de souligner que cette transformation, vers 1850, est acquise dans la conscience des jeunes gens de la ville, des nouveaux bourgeois cultivés, et nullement dans le monde du Mas du Juge?

La jeunesse de Mistral d'une part explique la fougue avec laquelle il vit cette opposition des générations et la toute puissance de l'amour. Mais d'autre part son déracinement, son intelligence éveillée de Français cultivé le poussent à légitimer ce combat, à le parer d'un naturalisme qu'exprime Taven. C'est là un des aspects les plus méconnus de l'œuvre, mais certainement des plus évidents!

Nous ne voulons pas dire pour autant qu'il soit le seul. L'œuvre est immense, complexe. On songera qu'elle a eu le temps d'évoluer entre 53 et 59. En 54 se placent deux événements importants. L'un est extérieur au poète: les efforts de regroupement provençal de Roumanille tournent court et les Avignonnais se regroupent autour de lui pour la fondation du Félibrige; Mistral est le plus doué, déjà le chef de file littéraire des nouveaux félibres. Investi d'une responsabilité unique, il va fonder la littérature neuve par une épopée. Le poème ne peut que gagner en gravité, en généralité par cette promotion de son auteur, et perdre en lyrisme. L'autre événement touche l'homme: Maître François Mistral meurt; ses biens sont partagés en trois lots. Frédéric ira vivre au village, dans la petite Maison du Léopard, avec sa mère. Poète de profession! Il polit et repolit son œuvre pendant quatre ans. La visite qu'Adolphe Dumas lui fait dans l'année 1856 (cette année-là Lamartine commence son *Cours Familier de Littérature*) nourrit sa confiance. Une autre passion peut-être en 58 le bouleverse. Tout près de lui Aubanel vit son grand amour malheureux. Et c'est l'éclatement du chef-d'œuvre.

Le style est devenu adulte. Et surtout le fil ténu de l'intrigue disparaît sous la symphonie des strophes provençales. Une des dernières corrections est révélatrice de la maturité du sentiment poétique. Les deux premiers vers étaient :— *cante uno chato que, pecaire!* — *noun pousqué l'avé soun calignaire* (je chante une fille, qui, la pauvrete, ne put avoir son amoureux).

Mistral d'un trait génial de plume écrit: — *Cante uno chato de Prouvènço — dins lis amour de sa jouvènço.*

L'œuvre se dépersonnalise. L'anecdote recule.

Mais de cette première inspiration que l'on devine généreuse et lyrique, il reste la générosité et le lyrisme du poème. Il reste aussi un ton de romanesque adolescent, un peu mièvre, mais joli, qui parcourt quelques moments du récit: c'est le refrain du duo d'amour (*mais parlons bas, mes lèvres, car les buissons ont des oreilles*), c'est le thème de l'astre où se retrouvent les amants après leur mort. C'est, plus gravement, le rêve final de Vincent: l'amour dans le tombeau, sous le sable et les vagues. Tous thèmes d'époque, entraînés par le flot romantique et qui assurent la présence du jeune Mistral dans son siècle.

## Une Mireille réaliste

La conversion esthétique de Mistral au monde des mas est assurée dès 1848. Bon élève de l'enseignement classique, il a été ravi de trouver dans l'univers de son enfance, la poésie virgilienne revécue. La fréquentation de l'œuvre de Lamartine ne pouvait que l'encourager dans l'utilisation littéraire de ces retrouvailles. De même l'amitié de Roumanille, dont les *Margarideto* paraissent en 47, mais Mistral les connaissait déjà. Il est bien vain de découper, comme le font certains, déjà, dans ce moment littéraire, une influence qui définisse Mistral. Admiration pour Lamartine et nourritures gréco-latines concourent parfaitement aux mêmes émotions. Et naturellement l'œuvre la plus lue depuis dix ans, *Jocelyn*, est la plus influente. Et naturellement la Provence étant plus latine que le Mâconnais, l'inspiration mistralienne sera plus antique et païenne que celle de *Jocelyn*. D'où les *Moissons*. Cette conversion esthétique, acquise, se renouvelle en 1851 sans effort. Elle comprend la reconnaissance de la beauté des paysages, mais aussi la révélation d'une vie simple, biblique. Encore ici pensons à Lamartine:

Voici le banc rustique où s'asseyait mon père,  
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère  
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,  
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,  
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,  
De l'échafaud des rois, il nous disait l'histoire,  
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,  
En racontant sa vie enseignait la vertu.

Le monde de *Mireille* est là. Maître Ramon y est.

Imagine-t-on que Mistral soit resté indifférent devant de tels vers qui lui montraient quelle chance poétique il avait avec son mas du Juge? Pas plus qu'il n'était resté indifférent, collégien, au vers classique: *O fortunatos nimium agricolos...*

Mais il s'agit d'une conversion d'abord *esthétique*, on l'oublie toujours. Ou plutôt on mêle les époques dans la vie de Mistral. On reporte sur le temps de *Mireille* une idéologie terrienne, ennemie du machinisme et du progrès, qui date surtout d'après 1870. Lui-même l'a fait et de cela sont nés les *Mémoires et Récits*. Or rien ne permet d'affirmer qu'avant 1859, Mistral ait adhéré aussi à l'ordre social qu'il découvrait sous la fresque antique. Bien au contraire, nous le sentons attiré intellectuellement par le monde mobile du siècle, les idées nouvelles. Dès son enfance, il subit l'influence de la famille de sa mère, les Poulinet, qui n'ont rien de terriens. En Avignon, il est mêlé aux citadins. Un de ses maîtres d'études, l'ancien sergent Monnier l'éduque en républicanisme. Malgré Roumanille, c'est en républicain que Mistral entre dans la littérature, et en français!

Il s'y maintiendra tout le temps d'Aix. Quand on aura éclairé de documents son retour de 1851, sans doute y trouvera-t-on des opinions très peu flatteuses pour la vie de mas, Mistral a résisté à la condition paysanne qui le menaçait. Avant d'être un poète de la terre, il a été un intellectuel, ce que l'on appellerait aujourd'hui un intellectuel de gauche:

Et quand sur nos aïeux la verge féodale  
Frappait pour assouvir les caprices des grands,  
Le pauvre que le riche écrasait sous la dalle,  
Exaspéré, sortit des rangs...

On observera comment, dans ces vers de 48, la jacquerie est modernisée, le noble devenant le riche! Et *Mireille*, proclamant le droit qu'a l'amour d'ignorer la fortune, attaque la toute puissance de l'argent. Mistral serait-il contre l'ordre que symbolise son père? Cela n'a rien d'impossible. Cela s'appelle générosité, un trait de jeunesse. Le conflit éclata en 1848 entre le père et le fils, pour des motifs d'opportunité politique. Il était sans doute plus profond et plus dramatique. Et bien vécu. L'œuvre en fait foi.

### Maître Ambroise est pauvre, Maître Ramon est riche

Soyons plus précis. L'œuvre nous restitue cette ambiguïté du sentiment dont nous parlions. Sur un plan qui n'est plus celui de la passion, mais celui de la structure sociale de son univers, Mistral est ambigu.

Non qu'il manque de lucidité Il sait fort bien désigner le crime, l'injustice. Tout se passe comme si, profitant du recul gagné pendant ses études citadines, il observait le monde des mas d'un coup d'œil sans pitié. Bien sûr, il est poète, il n'est pas sociologue. Il ne va pas nous livrer une analyse précise et nuancée des catégories humaines, des rapports de production. Il ne pense pas non plus en termes de classe. Mais il va droit à l'essentiel, et l'essentiel donne à l'intrigue sa clef de voûte. Maître Ambroise est pauvre, Maître Ramon est riche. Pourquoi cela? L'un et l'autre sont roturiers. Tous deux ont un vif sentiment populaire, et doivent à la Révolution une libération au moins morale. Certes l'évolution vers une propriété roturière du sol était engagée en France dès le XVIIème siècle. En Provence même elle avait eu peu de chemin à faire, et l'on sait que 89 sanctionna surtout un état de fait déjà existant. Mais il le sanctionna, et les personnages de Mistral ne se réfèrent jamais à l'Ancien Régime pour affirmer leurs droits. Ramon le sait et se proclame libre sur sa terre.

Cette libération a fait de lui un patriote; non pas un membre des clubs, certes, mais un volontaire des armées de la République, puis un soldat de l'Empire. En cela il reste fidèle à son modèle, Maître François Mistral, volontaire de 93. Il parle de Toulon, d'Arcole et de l'Egypte. Maître Ambroise, lui, était parti beaucoup plus tôt, comme mousse dans la marine. Et il a quarante ans de services! Selon la réalité sociale, les deux personnages ne peuvent plus avoir le même modèle. Seul Maître Ramon est François Mistral. Nous ne connaissons pas le modèle de Maître Ambroise.

Pour eux deux, le problème important de leur vie fut celui du retour. Cela est dit au sommet même du poème, dans leur dispute du chant VII. Ambroise n'avait rien en partant, il n'eut rien au retour. On ne voit pas qu'il possède autre chose que sa cabane au bord du Rhône, et il se trouve banni du monde de la propriété. Il erre, va-nu-pieds. On le respecte bien, on respecte son âge et son passé guerrier, mais ce n'est qu'un miséreux aux fières guenilles. Ramon, au contraire, possédait. Revenu, il a pu reconquérir sa terre. Il l'a fait durement. Mais il a bâti une fortune sur sa peine. Le voici riche, le voici ménager comme le père de Mistral: *les ménagers, au pays d'Arles, forment une classe à part: sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui, comme toute autre, a son orgueil de caste car si le paysan, habitant du village, cultive de ses bras, avec la bêche ou le hoyau, ses petits lopins de terre, le ménager, agriculteur en grand, travaille debout en chantant sa chanson, la main à la charrue.*

La définition est bonne.

Mais le ménager (on l'appellerait ailleurs *pelot*) Maître Ramon est devenu plus que cela encore. Par son labeur il a conquis une vaste terre, sur laquelle vit un peuple de travailleurs, à demeure ou saisonniers. Plusieurs moments du poème nous les présentent et le chant IX les rassemble devant le

mas: les faucheurs à la luzerne, les filles et les enfants qui râtellent, les charretiers et aides-charretiers, les laboureurs, quarante moissonneurs avec leurs lieuses et leurs glaneuses, les bergers. La poésie peut agrandir le domaine, comme elle donne aux personnages une force épique; le thème central reste d'un bon réalisme. Central dans l'architecture même du poème, il est, comme la revendication du droit d'aimer, le noyau de l'émotion initiale.

Il se mêle à cette revendication. La mésalliance dont il est question n'est pas traditionnelle et littéraire. Elle est de Provence, du monde paysan, de 1850. Orgueil de caste, signalent les *Mémoires*.

Et maître Ramon: — *J'aurai donc, comme un satyre, ahané sans relâche aux travaux des champs, et mangé mes criblures, pour qu'à la maison entre l'abondance, pour l'augmenter sans cesse, pour me mettre à l'honneur du monde; puis, je donnerai ma fille à un gueux couchant aux meules!*

Il n'est pire orgueil que celui du parvenu, installé dans une nouvelle dignité. Le ménageur du type Ramon est un parvenu dans la mesure où il a profité de cette brisure ancienne du monde paysan que devait accuser la politique agraire de la Révolution, favorable en fait aux capitaux, et souligner la longue période des guerres, qui écrasaient, elles aussi, le pauvre plus que le riche. Les événements qui vont de 1789 à 1814 ont éliminé Ambroise, l'ont rejeté sur les franges de la société; épargnant Ramon ils ont fait de lui un vainqueur de l'après-guerre. De là, non seulement cette agressivité méchante, que partage Jeanne-Marie, mais l'air de grandeur qui, si beau soit-il, et si poétiquement installé dans tout le poème, a sa source dans une constatation bien simple: Maître Ramon possède, les autres sont des salariés.

*Dans la noble et grande science nécessaire pour conduire un bien, nécessaire pour commander... d'en savoir comme lui nul ne pouvait se vanter.*

Mais il y a grandeur. Au terme d'une définition du réalisme de *Mireille*, nous retrouvons cet hommage au monde rural qu'esthétiquement nous savions déjà fondée. Après tout, l'ambiguïté elle-même est réaliste. Le réalisme peut aller dans deux directions opposées. S'il est lucide absolument, il éclaire, mais détruit son objet; il est révolutionnaire. S'il est inconscient, simplement de témoignage, il accueille les idéaux du milieu qu'il dépeint, les exalte. Le réalisme de *Mireille* est bien double. Impossible de ne pas saluer en Mistral le révolté par intelligence, du cœur autant que de l'esprit. Impossible de ne pas constater que cette révolte se heurte à un autre mouvement venu à sa rencontre, depuis une autre zone de la conscience: l'admiration pour le patriarcat. Mistral est réaliste quand il dénonce la tyrannie de l'argent. Il l'est, autrement, quand il invente un nouvel ordre de grandeur humaine: à la grandeur biblique d'un Booz, à la grandeur féodale du suzerain, à la grandeur lamartinienne du hobereau il substitue la grandeur du ménageur, mi-paysan, mi-capitaliste. En fait Mistral est déchiré. Et ce déchirement donne à l'œuvre une palpitation de vérité.

Mais il ne faudrait pas exagérer l'importance du réalisme dans le poème achevé. Pour bien des raisons *Mireille* ne pouvait pas développer son thème réaliste: parce que Mistral est poète et non sociologue. Nous l'avons dit; parce que, tout de même, le personnage du "ménageur" est trop rare socialement pour que le conflit raconté par *Mireille* prenne les dimensions d'une vaste explication historique. On trouve d'autres raisons: *Mireille* est circonscrite à un monde clos, celui du village, sans communication aucune avec la ville, sauf folklorique; elle ne saurait rendre compte de la situation provençale d'avant 1859.

Et puis il y a... tout le reste. Un immense mouvement de déréalisation, celui qui va fabriquer l'épopée au détriment du roman d'amour ou du roman de mœurs. Si bien que dans le texte que nous lisons la revendication amoureuse n'est plus qu'un fil ténu d'intrigue et le réalisme se limite à deux ou trois grands moments du poème.

Déréalisation et orchestration. Mais avant d'en parler, il faut signaler quel rôle joue le christianisme dans *Mireille*.

## Douceurs d'Évangile

Le christianisme de *Mireille* (mieux: son catholicisme) semble de nos jours ne poser aucun problème. On relève des paroles de catéchisme dans la bouche de l'héroïne, dans celle des Saintes Maries. Et il ne fait pas de doute que toute la dernière partie de l'œuvre soit édifiante. *Mireille* dans sa prière demande aux patronnes de Camargue le bonheur terrestre, naïvement, normalement, car elle n'a rien de mystique en son cœur:

*Mai, poudès me crèire!  
Dounas-me Vincèn;  
E gai e risènt,  
Vendren vous revèire  
Tóuti dous ensèn.*

Cela, les Saintes ne peuvent l'accorder:

*O jeune fille, ta foi est des grandes; mais que tes demandes nous pèsent: Tu veux boire, insensée, aux fontaines de l'amour pur; insensée, avant la mort, tu veux essayer la forte vie qui en Dieu lui-même nous transpose. Depuis quand as-tu là-bas rencontré le bonheur?... Heureux donc qui prend les peines, et qui en faisant le bien s'épuise; et qui pleure, en voyant pleurer les autres; et qui jette le manteau de ses épaules sur la pauvreté nue et pale; et qui avec l'humble s'abaisse, et pour celui qui a froid fait briller son foyer! Et le grand mot que l'homme oublie, le voici: La mort, c'est la vie! Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux! A la faveur d'un vent subtil, au ciel ils s'envoleront tranquilles, et quitteront, blancs comme des lis, un monde où les saints sont continuellement lapidés! (chant XI).*

Alors *Mireille*, convaincue plus par l'extase que par la leçon, repoussera Vincent venu la rappeler au monde:

*O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu devant les yeux? La mort, ce mot qui te trompe, qu'est-ce? Un brouillard qui se dissipe avec les glas de la cloche, un songe qui éveille à la fin de la nuit! (chant XII).* Le cantique des Saintins là-dessus prie pour la paix d'une âme adolescente.

Il fallait donc que le Christianisme fût bien exigeant en Avignon vers 1859 pour que *Mireille* se trouvât mise d'une croix à l'index de la *Revue des Bibliothèques Paroissiales*. L'abbé F. Monier y écrivait:

— *Vinckelmann, parlant d'un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, rapporte qu'en la contemplant, il prenait insensiblement une pose noble. En pouvons dire autant de Mireille, et ces pauvres pâtres, ces habitants des mas, que le rhapsode appelle à ses chansons, y trouveront-ils vraiment une de ces leçons populaires, un de ces grands sentiments qui ennoblissent les âmes et les rendent meilleures!*

*Ce sont les questions que nous nous posions avec tristesse, lorsque, après avoir parcouru ces pages étincelantes de poésie, après nous être bercés au rythme enchanteur de ces strophes sonores, nous nous sommes à la fin retrouvés les yeux éblouis, l'oreille enchantée, mais l'âme dépeuplée.*

Et l'abbé Monier de déplorer la peinture si charnelle des amours de *Mireille* et de Vincent, ces deux *licencieux rossignols* comme dirait M. Vitet. Mais voici la grande occasion de s'indigner: le christianisme lui-même de l'épopée provençale:

— Et maintenant qu'importe qu'à tous ces tableaux la religion se mêle? Qu'y peut-elle venir faire, sinon y servir de *machine poétique*? De bonne foi, les mœurs seraient-elles consolées, quand nous aurons vu la vierge et les saints transformés en *servants d'amour*, et les filles de Dieu chanter à l'agonie de l'amoureuse cette strophe incroyable?

Sur ce sujet, le 30 avril, l'abbé Monier, attaqué par un ami des félibres, répondra en parlant des œuvres hybrides, couronnant par de virginales assomptions d'amoureuses odyssées, et transformant les pleurs sacrés de Magdeleine *en un vent de neige qui blanchit tout amour de femme....*

On peut devant ces textes accuser la mauvaise foi et la cabale. La citation du nom de Vitet montre bien d'où venait l'attaque. La condamnation de *Mireille* n'est qu'un cas particulier de cette guerre qui est faite aux félibres, et qui se déchaînera l'année suivante contre Aubanel. La ligne de front passe chez Seguin entre Roumanille protégé de Vitet et Roumanille-protecteur de Mistral. Et c'est pour se protéger de cette accusation que Mistral, accompagné de Roumanille et d'Aubanel, va à Nîmes se faire fêter le 12 Mars, au collège de l'Assomption, par un prince de l'Église. Mgr Plantier, et saluer par Jean Reboul.

Mais il est bien vrai que l'abbé Monier a flairé quelque danger dans le christianisme de *Mireille*. Danger pour qui? Non pas pour un catholicisme généreux. Affamé de sa propre vérité. Mais danger pour les bigots et pour les sots. Le poème serait vraiment insupportable si, pour finir de façon édifiante il devait se censurer. Mais il serait moins dangereux. Aussi Mistral ne nous apporte-t-il pas une épopée pour Enfants de Marie!

Ce christianisme est d'Évangiles: — *tu, Segnour Dieu de ma patrio — que nasquères dins la pastraho.*

Plus de Muse qu'on invoque, mais le Bon Dieu des pâtres. Il est *naissant*, et de ce point de vue seulement se justifie la longue digression qu'est le chant XI: dans le récit des Maries nous retrouvons ce temps encore baigné de la lumière d'un passage divin sur terre. Mistral a rêvé tout le poème sous le signe de l'adolescence. La religion aussi est prise à ce moment où l'enfance s'achève en éblouissement de jeunesse. Les Saintes sont jeunes, d'un siècle ébloui.

Cette jeunesse peut expliquer bien des générosités: le Ciel s'accorde avec Taven, avec l'amour. Taven interprète les volontés célestes par l'apologue du pâtre qui accroche son manteau à un rayon de soleil. Et il s'agit de sauver Mireille des railleries de ses compagnes, de protéger le droit qu'elle a d'aimer Vincent! Il semble qu'elle se limite à cela la morale chrétienne du poème: heureux les simples d'esprit... Leurs émois sont bénis, même s'ils sont frissons charnels. Le péché est absent, nous le disions, de toute l'œuvre. Ou plutôt le péché, c'est l'attachement retors et têtue aux biens terrestres, celui de Maître Ramon. Il suffirait de quelques mots de plus, ou de trop: la religion elle aussi prendrait parti pour les jeunes gens. En tout cas elle ne prend jamais parti pour leurs adversaires.

L'abbé Monier ne pouvait admettre cela! Il ne pouvait admettre non plus que cette religion fût consolatrice. Une fois encore, parcourons l'émotion du poème: quatre tonalités se succèdent. Tonalité voluptueuse et naïve des trois premiers chants, découverte de l'amour avec la complicité de la saison, de la nature. Tonalité épaisse et lourde des trois chants qui suivent: fièvre dans l'amour des enfants, fièvre chez Ourrias, bataille, descente dans l'Enfer folklorique de Taven. L'agitation monte avec le chant VII: le mistral bouleverse le paysage dès la première strophe.

Le drame éclate, finit par le sacrifice de Mireille aux dieux de la famille, et peut-être à quelque divinité barbare vers qui montent le vent et l'encens des collines. Le rôle de cette seconde tonalité est ici achevé: elle nous a conduits de la passion charnelle naissante à la colère, à la douleur, au sang, au désespoir. Nous voici maintenant dans l'accablement, une fuite dans la chaleur fantastique s'y dessine: — *souto li fiò que Jun escampo, — Mirèio lampo, e lampo, e lampo...*

La douleur grandit.

Et soudain, c'est la chute, le cri, le grand cri du poète: — *O Crau, ta fleur est tombée!... ô jeunes hommes, pleurez-la!* C'est alors seulement que la religion, qui n'avait été que suggestion de quelques strophes, entre véritablement dans le récit: les Saintes apparaissent à Mireille. Elles lui proposent tout simplement le salut par le renoncement.

Adorable renoncement! Toutes les douceurs conquises s'opposent à la douleur qui précédait. Mistral avait voulu la douleur atroce; c'est pour cela qu'il avait multiplié les peintures chaudes, troublées de la beauté juvénile de Mireille. Frappée, la fille défait l'épingle de son corsage. Elle va mourir; elle

est toute jeunesse et santé. Le sacrifice doit être saccage, qui frappe la perle de Provence, le perdreau de fille, celle qui était éclose dans la tendresse gourmande de sa terre. Mais ce n'est pas la religion qui exige cet arrachement à la joie. Mireille est clouée de douleur par ce soleil qui l'a couvée, naguère. Le monde s'achève sur cette blessure.

Le remède, c'est de sortir du monde. Une autre joie commence. Les Saintes n'ont pas beaucoup à plaider. Elles racontent, comme on fait cesser les pleurs d'un enfant par une belle histoire. Elles consolent déjà, et répandent à profusion les voluptés nouvelles: — *O cher Vincent, que ne peux-tu voir dans mon cœur comme dans un verre? De soulagement, de soulagement, mon cœur en surabonde! Mon cœur est une source qui déborde: délices de toutes sortes, grâces, bonheurs, j'en ai de surcroît!... Des Anges du bon Dieu j'entrevois les chœurs...*

Le mal physique est oublié. Mireille sourit, Mireille rayonne au-delà de ce bref passage de la mort. La foi sans tremblement, la confiance enfantine de l'amoureuse a été bénie. Il n'est pas de notre intention de discuter de l'orthodoxie de ce dénouement à l'intrigue. Mais Mistral avait parfaitement le droit, nous semble-t-il, d'interpréter en récit une affirmation évangélique essentielle qui donnait à la simplicité toutes les chances.

Et ce récit faisait de lui un poète chrétien, dans la pleine acception du terme, un poète du Christ.

Mais le christianisme est plus que dénouement à l'intrigue. Nous avons essayé de montrer ailleurs comment il fermait le cycle d'une mythologie élémentaire. Comment Mireille mourait, chrétiennement, aussi dans le cœur de son poète. On pourrait aller plus loin, prononcer le mot de *catharsis*. *Mireille* est sans doute, comme toute œuvre d'art véritable, pour le créateur conjuration de drames et de vertiges. Eût-il poursuivi sur la lancée de son inspiration après le chant VII, Mistral nous aurait livré un poème forcené, autel d'une passion jamais dénouée, demeurée à vibrer. Parangon de lyrisme romantique. C'est cela certainement que désirait Louis Ratisbonne, lorsqu'il trouvait bien banale la mort de Mireille. Un suicide conviendrait-il? Il aurait été plus banal encore, pensons-nous. Aurait détruit la poésie élémentaire de l'eau et du feu qui sous-tend l'épopée. Aurait surtout fermé le cœur de Mistral au christianisme.

Or si Mistral souffre de son poème, soit qu'il l'ait vécu avant de l'écrire, soit qu'il le vive dans l'acte passionné d'écrire, il faut bien qu'il se délivre de sa souffrance, Le christianisme l'accueille comme il accueille Mireille. Et pour cela ne peut être que consolateur, complice un peu de l'amour si l'amour est heureux, soudain ruisselant de charité si l'amour est douteux. L'abbé Monier avait bien senti que ce christianisme était peu contraignant et facilement généreux. Mais pourquoi parle-t-il de machine poétique? Rien d'artificiel dans ce besoin des Saintes qu'a le poète. Le christianisme est pour Mistral le seul dénouement possible d'un drame intime.

Il est même le seul dénouement possible au drame social que le réalisme expose. Si les Saintes n'accueillaient pas Mireille, il n'y aurait plus pour achever l'œuvre que la malédiction de Vincent à Maître Ramon et à Jeanne-Marie. L'épopée serait un acte de guerre au monde des Mas. Ce que ne permet pas l'ambiguïté des sentiments du poète. Il faut donc inscrire l'injustice elle-même dans un ordre, quelque part. Le poème doit finir en ordre. Le pessimisme chrétien est pour cela bien utile: *Et là-bas la plus claire des ondes, quand tu l'as bue, devient amère; là-bas naît le ver avec le fruit nouveau, et tout tombe en ruine, et tout en corruption...*

C'est dit: ne nous plaignons plus de l'injustice; elle n'est qu'un des aspects du monde depuis la chute, une des pièces de l'édifice universel.

On va nous accuser d'appauvrir le christianisme de Mistral après en avoir exalté la vertu poétique. Mais nous pensons que dans *Mireille* tout ce qui touche à l'intrigue est aussi majestueux que peu original, profondément senti et peu concerté, lucide et sans détours.

Ainsi de la religion. On nous accusera aussi de parler d'utilisation du christianisme un peu comme d'un remède et d'un remède pour une *occasion*. Mais il faut bien se rendre à l'évidence. Après *Mireille* commence la période audacieusement païenne de l'œuvre mistralienne, celle de *Calendal*. Aussitôt après *Mireille*. Et le Mistral vieilli du *Poème du Rhône* sera païen jusqu'à la position de

principes poétiques. Faut-il en conclure que le catholicisme de 1859 est factice? Tout l'émoi des strophes dit le contraire.

La vérité, c'est que l'œuvre du Maillanais est tout entière un drame, elle que l'on prétend apollinienne et désintéressée de l'homme-auteur. Elle fait alterner les victoires du tempérament, splendeurs solaires, déchaînements de l'optimisme charnel, paganisme, non pas seulement esthétique comme chez les Parisiens du XIX<sup>ème</sup>, mais religieux, à l'antique, et les grandes défaites. Quand tout sombre chez Mistral, le christianisme s'ouvre et accueille. Par exemple en novembre 70 lorsque la douleur sera politique et publique. Par exemple avant 84 lorsque se compose *Nerto*, cette reprise assourdie, en mineur, du catholicisme de *Mireille*.

Dans tout cela peut-être se trouve la solution au fameux, au faux problème: Mistral était-il catholique? Et jusqu'à quel point? Mistral vivait dramatiquement sa sensualité et son âme, comme son ami Aubanel, et comme tout homme de son milieu et de son siècle. Son visage pouvait être de glace. Il se livrait par une œuvre qui, sans le drame qui l'habite, ne serait que jolies reconstitutions archéologiques.

L'intrigue: lyrisme. Les personnages: réalisme. Le christianisme: intime consolation. Allons, l'œuvre est bien vivante!

## Déréalisation

Mais Mistral se veut épique. Il ne peut se contenter d'un poème aussi personnel pour assurer sa gloire et celle de sa langue. Il doit passer du plan de l'histoire d'amour contée (la moins propre du monde à soutenir une épopée!) au plan de la symphonie verbale où s'incarne un pays. L'œuvre doit devenir objective, et incarner un sentiment collectif. Deux ou trois solutions à ce problème: ouvrir largement la curiosité réaliste et enfermer dans *Mireille* toute la Provence des années 50; augmenter le nombre des personnages jusqu'à imposer au lecteur la présence d'une humanité; creuser des perspectives historiques. Ce sont là des solutions larges, des principes par quoi se définit le projet épique, d'ordinaire. Rien de tout cela dans *Mireille*. Nous savons quelles limites géographiques et sociales circonscrivent l'univers de l'œuvre: le monde paysan rhodanien.

Une humanité? Mistral a déjà bien du mal à faire vivre plus de quatre personnages: Mireille, Vincent, les deux pères. Taven est surtout un type ou un symbole. Jeanne-Marie n'échappe pas au schématisme. Vincenette et Ourrias, Alàri, Veran sont des comparses plus colorés qu'animés. Il en sera toujours ainsi: Mistral a peint des centaines de visages; il n'a su approcher que deux ou trois âmes, celle de la fille de 15 ans (Mireille, Nerte, l'anglore) surtout.

Quant à l'Histoire, il n'y songe que par une strophe consacrée au souvenir de la croisade albigeoise. Son goût du passé historique ne le saisira qu'après *Mireille*: pour *Calendal*.

C'est que Mistral spontanément se sent attiré ailleurs. Une force poétique l'entraîne vers des profondeurs magiques que ne laisse pas prévoir la simple et pure intrigue. L'amour de l'irréel qui sera sa passion bien visible jusqu'à sa mort, un penchant et un don remarquables à fabriquer de la mythologie vont s'emparer de *Mireille*. Le roman d'amour et de mœurs devient épopée en se déréalisant. De très curieuse façon, et très sûre, l'agrandissement de la vision se fait sur un plan mythique. Les plus grands dangers d'échec étaient là qui menaçaient le génie. Le génie les a tous bousculés et s'est épanoui. Dans *Mireille*. Dans *Calendal*, hélas! il n'en sera pas de même.

Déréalisation, d'abord, et suivant les enseignements du Collège, ce sont les appels à la civilisation antique et à l'attirail traditionnel de Calliope: le gobelet ciselé d'Alàri correspond au bouclier d'Enée, la visite chez Taven, au sixième chant, remplace une descente aux Enfers, le discours de cette même Taven sert de vaticination d'Anchise, etc...

Déréalisation habile puisqu'elle réalise en même temps les lois abstraites du genre. Elle installe le monde de *Mireille* à mi-chemin entre la Provence vivante et l'antiquité morte. Ultime conséquence de la révélation de 48: La poésie latine est active à Maillane. Si cela parfois nous amuse ou nous irrite, songeons à ce qu'était Mistral, un jeune homme encore, et à la tyrannie scolaire en ce milieu du XIX<sup>ème</sup>.

Selon ces lois de l'épopée, parlons du grandissement épique. Il est discret, peut passer pour une sorte de jactance méridionale. Ramené au niveau de la violence un peu surhumaine dans le combat d'Ourrias et de Vincent, il n'apparaît en fait que fugitivement, dans un trait de force un rappel mythologique (les géants de la Crau escaladant le ciel de Jupiter).

Du grandissement au merveilleux, il n'y a souvent qu'un pas de géant et une strophe, Ourrias glisse vers les fantômes dans le Rhône, ce Rhône qui a vu sur ses bords l'ensevelissement magique d'une ronde de chevaux. Dans la grotte des Fées il y a mille êtres fantastiques, amusants ou terrifiants. On a bien des fois recensé le merveilleux de *Mireille*.

N'insistons pas, et contentons-nous de noter qu'il est habile, lui aussi: chrétien ou païen, il se revêt des couleurs du folklore, se mêle aux horizons du pays, paraît expression de la race. Ainsi Mistral se débarrasse de la vieille querelle en mariant christianisme et paganisme, sous l'aspect de Sainte Marthe domptant la Tarasque.

Mais l'habileté est impuissante à créer la grande émotion de *Mireille*. C'est en dehors des sentiers homériques ou virgiliens que Mistral a conduit, en fait, son héroïne. Il a été véritablement épique parce qu'il reprenait les problèmes de l'épopée autrement que dans le cadre de ces formules auxquelles il sacrifia quelques vers et non son poème. Cette découverte qu'il fit ainsi du *style* qui allait être le sien dans la grande famille des épiques est, comme toute sa poésie, simple et évidente. On la découvre dans la fameuse première strophe:

— *A travers la Crau, vers la mer, dans les blés, humble écolier du grand Homère, je veux la suivre.*  
L'élargissement dont a besoin le récit, il est dans le regard du poète, il est dans le paysage.

Mais non pas paysage banal, vu par un touriste, de la portière de quelque coche. Mais paysage organisé pour le poème. Mistral a déréalisé son œuvre en créant une fusion géniale des deux réalités qui lui étaient données: la réalité humaine, les personnages et leur histoire; la réalité extérieure, la Provence et ses structures géographiques.

Parmi les éléments du paysage, il faut placer les hommes, les travailleurs du Mas. Non qu'ils soient privés à ce point d'humanité qu'on les prenne pour des rochers ou des plantes. Mais ils ne sont jamais présents que sous le vêtement de leur métier, et leur métier les relie à tel ou tel champ, à tel ou tel aspect du lieu. Ils sont le trait d'union entre les personnages bien différenciés, les six ou sept qui sont mêlés au drame, et la vaste nature muette. Par eux elle s'humanise. Elle prend leur voix lorsqu'elle veut nous avertir de quelque malheur.

Taven l'a dit: les herbes parlent. Chez Taven, c'est sorcellerie. Chez les travailleurs qui viennent à Maître Ramon apporter les présages de la glèbe, au chant IX, c'est communication simple, sans emphase, évidente. Vieux capitaines de la faucille, laboureurs, lieuses et glaneuses, ils sont beaucoup moins Laurent de Goult ou Marran que le laboureur, un des signes de la fécondité, de la gravité du sol.

Et tout s'organise, en un cercle d'abord. Le Mas des Micocoules, l'espace libre sous les arbres, devant le mas, avec la grande table de pierre, est le centre du cercle que décrivent les personnages dans leur errance. Ce monde naturel a quelque chose du théâtre: on y revient volontiers au même lieu. Maître Ambroise et son fils vers ce lieu se dirigent, et la première veillée, celle où naît l'amour des deux enfants, se passe sur ce lieu, à l'ombre de la charrette dételée. Tout près, à la clarté du jour, c'est la scène du mûrier. Au chant III les filles plaisantent et chantent dans la magnanerie du Mas. Lorsque viennent les prétendants, ils s'adressent à Mireille à quelques pas du Mas.

Vincent blessé est ramené au mas, déposé sur la table de pierre. Lorsque Maître Ambroise va demander Mireille à son père, il refait le chemin du premier chant. Mais comme il arrive au Mas et rencontre Ramon, les travailleurs saisonniers y parviennent, et c'est un grand rassemblement humain, entraînant avec lui des images de paysages lointains ou proches, toute une terre échauffée de soleil. Le soir de la Saint Jean, autour de la table de pierre le drame se déchaîne, aussitôt remplacé, dès qu'Ambroise s'en va, par la flamme du feu, la farandole et le grand vertige païen qu'agrandit le mistral. Mais, au chant IX Ramon enverra chercher des nouvelles de Mireille. En une course magnifique de rythme l'échanson parcourra les terres. Tout le monde du Mas se déploie. Puis

se replie vers ce lieu éternel de la confrontation. Face au Maître vaincu tous les travailleurs, devant le Mas, courbent la tête. C'est le moment ultime d'équilibre pour ce monde clos dont les dimensions ont été maintenant toutes perçues.

La course de Mireille était déjà commencée au chant précédent. Elle se développe rectiligne. Au cercle se substitue la fuite d'une ligne vers l'infini. Pour cela s'ouvrent trois plaines: la Crau, la Camargue, la Mer. L'appauvrissement de la végétation accompagne l'abaissement progressif des lignes du paysage. A la limite de la Camargue-terre, vers les bords du Vacarès, le sol n'est plus qu'un frémissement mauve, blanchi de sel, rongé d'eau et de mirages, au ras d'un ciel immense, qui éclate d'une lumière cruelle. Nous parlions d'infini. Mireille meurt le dos tourné à la terre, n'ayant rien dans le regard que la plaine salée, qui elle-même, grâce à l'extase, se prolonge:

*La mar, bello plano esmógudo,  
Dóu Paradis èi l'avengudo...*

Telle est la simplification et l'interprétation que Mistral impose aux paysages. Aussi simple, aussi signifiant est le mouvement qui anime les personnages dans ce cadre. Et semblablement réparti en deux rythmes. D'abord le rythme de la marche.

Une étude étroitement technique de la strophe de *Mireille* permettrait d'y découvrir, non dans les vers et leur agencement, mais dans une organisation du souffle en phrases l'écho de cette marche. Marche paysanne, large, primitive, à trois temps ralentis:

*De long dóu Rose entre li pibo  
E li sausetò de la ribo,  
En un paure oustaloun pèr l'aigo rousigan  
Un panieraire demouravo  
Qu'emé soun drole pièi passavo  
De mas en mas, e pedassavo  
Li canestello routo e li panié trauca.*

Et l'on ne cesse de marcher dans ce poème. Marche d'Ambroise et de Vincent vers le mas. Vincent, quelques jours après, découvre Mireille perchée sur un arbre: il marchait dans le chemin. C'est par la route qu'arrivent les prétendants: Alari, *qui ressemble au beau roi David, quand, vers le soir, au puits des aïeux, il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux*; puis Vérán, *il y vint fièrement, avec veste à l'arlésienne, longue et blonde*; enfin Ourrias, le seul qui se présente à cheval. Mais Ourrias recherche Vincent: — Un soir donc, dans la vaste Crau, le beau tresseur de bannes, à la rencontre d'Ourrias, venait dans le sentier. Vincent blessé sera découvert par des porchers de Saint-Chamas: *dans la Crau marchaient trois hommes. Mireille* ainsi est un poème des chemins, des rencontres. Le rythme se fait puissant et entraîne des cortèges au chant VII, lorsqu'Ambroise marche vers Ramon qui, lui aussi, avance sur sa terre à grands pas, pendant qu'arrivent les moissonneurs gavots.

Au contraire la fuite vers l'infini est glissement. Le rythme est donné: — *Mirèio lampo, e lampo, e lampo.*

Elle a glissé à l'aube devant les pâtres. Si elle halète bientôt, son pas ne perd pas encore son assurance légère. Avec beaucoup de science le poète suggère déjà, par la traversée du Rhône en barque, un autre glissement. Mireille court dans la Camargue immense. Elle est frappée, elle tombe. Mais le crépuscule la réveille. Elle se traîne. Elle retombe dans l'Église. Et ce sera pour mettre bientôt le pied sur la barque des Saintes qui glisse et, déjà, est loin des hommes. Comme la terre s'étirole dans l'eau et la lumière, ainsi s'éteint et se prolonge en rêve la fuite de la jeune dolente. Une part du poème est possession du sol par la marche, une autre est fuite du monde suivant ce penchant subtil de la terre, qui mène à la mort.

Car il faut interpréter. En cela l'on est fidèle à l'intuition fondamentale du poète. Nous appelons géopoétique cette traduction totale du monde matériel en termes d'âme, cette affabulation intime en

paysages. Il y a peut-être là une originalité occitane, en tout cas une leçon que les disciples de Mistral ont su entendre. La géopoétique de *Mireille* a consisté à construire un univers poétique sur ces deux masses d'images et de correspondances: le Mas, équilibre de la vie, les déserts, agonie.

L'équilibre est enracinement, blottissement. Dans le portrait de son héroïne le poète ne manque pas d'appeler sur elle la tendresse de l'environnement naturel: côte bleue de Font-Vieille, et vous, collines Baussenques, et vous, plaines de Crau, vous n'en avez plus vu d'aussi belle! Plus largement les hommes qui marchent tendent à composer leurs vies autour de ce point central, la table de pierre où l'on mange, où Maître Ramon reçoit ses hôtes et d'où il donne des ordres. L'usage paysan observé par Mistral au Mas du Juge, l'hommage à la grandeur du ménager, donc au départ une donnée bien réaliste: voilà qui s'est agrandi, élevé en signification.

Exactement déréalisé, car le lieu est devenu sacré. Une mythologie sourd de cette régularité des gestes autour d'un même lieu. Les mouvements des hommes s'organisent en théories, et le sacrifice est consommé à la place élue, à la date païenne, pendant que fume l'encens des collines. Le coup du génie a été cette trouvaille. Il a été de savoir ne pas aller plus loin que la trouvaille. Nous explicitons déjà beaucoup trop: nous desséchons l'intuition épique, qui ne doit pas s'enfermer en un système. La religiosité profonde du drame ne doit pas se déguiser en religion. Elle reste exigence du soleil et du sang. Inconsciente même pour le poète. Inscrite dans l'harmonie des lieux. Mistral a rêvé son pays a rêvé son drame. Il l'a *adoré*, mais en strophes descriptives. Aussi pouvait-il faire partager au lecteur cette émotion d'amour, sans le gêner d'une philosophie. De là vient l'envoûtement de la poésie mistralienne sur quiconque l'a raccordée aux lieux, il faut dire: aux lieux qui la conçurent. La suprême originalité du poète est de s'effacer en laissant sa construction poétique donner forme à sa terre.

L'autre versant de *Mireille*, celui des déserts et de la fuite, mène bien, lui, à la religion, au christianisme. Mais c'est un christianisme inspiré par le pays. D'abord survient le détachement du monde et de la chair, qui est l'éloignement progressif du Mas, la montée de la chaleur inhumaine; les étapes: trois avenues, la Crau, la Camargue, l'agonie. La dernière confondue avec la mer. Et la constante mythologique de la mort, voyage sur l'eau est retrouvée. Cette fin d'ailleurs est cosmique par l'adoration que le soleil et la lune font des Saintes apparues. Etrange et belle fin qui lie toutes les émotions en bouquet: violence charnelle de Vincent, présence de la foule, vision naturelle grandiose, détachement chrétien du monde et pleine signification mythique.

Il reste, depuis cette fin, à parcourir d'un coup d'œil l'immense poème déroulé, et l'on voit où il devait en venir, par quels chemins poétiques il est passé. La structure de *Mireille* n'apparaît clairement que si on se place dans cette perspective d'étude des harmonies terriennes. Alors on ne peut qu'admirer cette sûreté de plan: A une exception près, celle du XIème chant qui forme digression, qui n'était pas nécessaire (sauf parce qu'il fallait bien 12 chants à une épopée). *Mireille* est sans faille. Si le chant IX, l'Assemblée, n'est pas indispensable non plus à l'intrigue, par contre dans la symphonie du Mas, il est le grand mouvement final, celui qui regroupe les thèmes. Il est fait d'une orchestration naturelle puissante qui dit adieu, avant la mort de l'héroïne, à la vie des hommes, à la grande santé du monde.

Voici donc *Mireille*:

I. *L'éclosion*: naissance de l'amour, montée de la chaleur, douceur de la nature. 3 chants:

*Le Mas des Micocoules*

*La Cueillette*

*Le Dépouillement des Cocons.*

II. *Le drame*: l'agitation se mêle à la chaleur, le sang jaillit. Mais Ourrias meurt pendant que Vincent est sauvé. Le drame n'a donc servi qu'à lier les amants, chez Taven, pour l'éternité et à rendre leur passion intolérable si elle n'est pas satisfaite. 3 chants encore:

*Les Prétendants*

*Le combat*  
*La Sorcière.*

III. *Le déchirement*: les vieillards s'affrontent au plus haut sommet de l'émotion, au sommet de la période sacrée, pour la Saint Jean. L'amour est sacrifié. Un seul chant suffit à cela:

*Les Vieillards.*

Mais le monde du Mas est confronté à son malheur, embrassé du regard encore une fois dans le chant IX,

*L'Assemblée.*

IV. *La fuite*: les trois déserts à qui Mistral a donné simplement leurs noms, et consacré trois chants:

*La Crau*

*La Camargue*

*La Mort.*

Il y aurait bien d'autres analyses à faire de *Mireille*.

Nous avons voulu simplement pour cette fois, à l'occasion d'un centenaire souligner dans l'œuvre quelques évidences. Donner du projet mistralien une image simple. Nous ne pensons pas avoir reconstitué chronologiquement les étapes de la conception de l'œuvre: cela, ne pourra le faire qu'une étude des manuscrits, assortie de la lecture de nombreux documents encore mal connus ou inconnus. L'érudition renouvellera bientôt la connaissance et l'intelligence de *Mireille*.

Mais l'œuvre, telle qu'elle nous est donnée, est déjà un témoignage: un drame, une révolte amènerait le poète au désespoir s'il ne trouvait dans le christianisme un apaisement, une conjuration. Cela, inscrit dans le mouvement intime de la poésie. Et plus littérairement, une intention réaliste est sublimée, cédant à l'impulsion d'une vision neuve du monde. Le génie est en chemin pour créer une unité supérieure où le paysage se fait récit, et le récit s'imprime sur la terre, où la Provence devient autel pour l'héroïne, autel païen, autel chrétien. Une mythologie immédiate agrandit l'émotion. La gerbe est liée. Tout cela est *Mireille*: humble et gentil fruit de la terre *frucho madalenenco* et orchestration gigantesque.

Certains regretteront que l'intention réaliste ait été si facilement perdue par le poète et que l'œuvre ne fasse que suggérer ce que socialement elle aurait pu signifier. On leur opposera certains provençaux qui ne veulent pas entendre parler d'un sens social à *Mireille*. Ceux-ci n'y reconnaissent pas non plus un sens mythologique. Ils préfèrent parler d'une apologie de la religion chrétienne, ou de la Provence. Car il est entendu depuis longtemps, en critique mistralienne, que le personnage principal du poème, ça n'est pas *Mireille*, mais la Provence!

Sauf à bannir les contresens évidents et les appauvrissements par sagesse de pensée, nous ne refusons aucune des directions de l'œuvre *Mireille* à la complexité, l'épaisseur, la richesse de l'organisme vivant. Elle est toujours vivante. Nous le croyons et essayons de le prouver, en l'aimant.

**Robert Lafont.**

## Mireille n'est pas morte

*Noun es morto Mirèio à la glèiso di Santo...*

*I'a ges de maubre en Crau pèr ié faire un toumbèu.*

Mireille n'est pas morte à l'église des Saintes,  
Car pour son mausolée la Crau n'a point de marbre.

C'est ainsi que s'achève le premier poème provençal de mon jeune maître, Alexandre Peyron, mort à 27 ans, en 1916.

La Camargue, devenue pour certains le cœur mystique de la Provence, depuis *Mirèio* jusqu'à *Malicroix* d'Henri Bosco, en passant par Folco de Baroncelli, Farfantello (Henriette Dibon), et Joseph d'Arbaud, a vu sa géographie transcendée par les grands poètes, les grands écrivains, à la fois témoins et visionnaires. (Et *La Bèstio dóu Vacarés*, de Joseph d'Arbaud, est à la prose provençale ce que *Mirèio* est à la poésie provençale).

Chacun d'eux nous a révélé une Camargue à son image. Car, depuis la Genèse, les créateurs font tout à leur image.

La Camargue dont nous parlons aujourd'hui est celle où Mireille alla mourir. Mais la Camargue ne pouvait faire mourir Mireille, et Alexandre Peyron, dans le coup de lumière qui fulgure à la fin de son poème, la restitue immortelle à cette Crau d'où elle partit vers l'achèvement de son destin temporel.

C'est ainsi que les poètes, par une relève spontanée, consacrent les choses éternelles. Selon Musset:

*Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,  
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois.*

Que reste-t-il de la faible héroïne de Mistral, dépouillée de son espérance naïve et de sa vie puérile? Une splendeur qui la transfigure et la transcende.

Et combien le poète Alexandre Peyron, qui vivait, comme elle, aux confins des Alpilles et de la Crau, a été lucide dans son éblouissement! La fin de son poème rappelle étonnamment celle d'un poème de Mistral, peu connu, dans *Lis Óulivado (La Terro d'Arle)*:

*Encervela pèr l'orgue dóu mistrau,  
M'ère esperdu dins li coussou de Crau,  
E pèr lou brut de l'auro encounsoumi,  
Contro un clapié iéu m'ère entre-dourmi.  
Entanterin ai vist dins la luenchour  
Fantaumeja li glòri dóu Miejour...*

Abasourdi par l'orgue du mistral,  
Je m'étais égaré dans la Crau pastorale  
Et, assoupi au bruit du vent,  
Je m'étais endormi contre un tas de galets.  
C'est alors que j'ai vu dans le lointain  
Apparaître les gloires du Midi...

Le verbe *fantaumeja* (littéralement: *fantômyer*) est un de ces vocables intraduisibles chargés d'incantation sémantique, comme en possèdent toutes les langues; et qui abondent en provençal. *Apparaître* est une traduction insuffisante, à moins de lui restituer son originalité épiphanique; il y a dans *fantaumeja* du mirage et de la vision.

En effet, la poésie est essentiellement une sémantique, c'est-à-dire à la fois le Verbe et le songe du Verbe.

Mistral a fait la langue provençale comme Dante a fait la langue italienne. Lorsque, dans l'invocation de *Mirèio*, il s'écrie, en parlant de son héroïne:

*Vole qu'en glòri fugue aussado  
Coume uno rèino, e caressado  
Pèr nosto lengo mespresado...*

Je veux qu'en gloire elle soit élevée  
Comme une reine, et caressée  
Par notre langue méprisée...

il fait par cela même, de son héroïne, dans le songe créateur, la figure même, le symbole, de la langue provençale, qu'il revêt de splendeur et couronne de gloire. Transposition par le génie. Que l'on cesse de s'y méprendre. Il ne s'agit pas, malgré tant de glossateurs conventionnels, de tradition, de conservatisme, de régionalisme, mots respectables, mais étriqués, quand ils ne sont pas nauséux.

Il s'agit de la création, de la révélation d'une langue, que les troubadours avaient momifiée dans une enfance de deux siècles, que les dialectaux plus ou moins patoisants, avaient gâtée, que le peuple, tout en la conservant, avait lui aussi dégradée, un élevage de bétail dans un musée. Il ne s'agit pas d'une langue que d'aucuns, par méconnaissance du Droit de Chef d'œuvre et offuscation devant le nom splendide de Provence (qu'ils remplacent par un sobriquet qui est aussi un barbarisme), voudraient rendre archaïque et artificielle. Il s'agit de l'une des sept langues romanes, que Mistral a le premier fait entrer dans la Région des Egales. On nous rebat les oreilles avec les Troubadours, en essayant de nous faire croire (mais chaque nouvelle anthologie augmente l'ennui qui se dégage d'eux) qu'ils ont été les maîtres médiévaux de la culture européenne. Disons, pour en finir, qu'ils ont été des catalyseurs, sans valeur intrinsèque; mais dont la présence est nécessaire pour que se produisent certaines combinaisons; c'est là peut-être la justice que l'on puisse leur rendre.

Malgré les ignorances, les omissions, les escamotages, la mauvaise foi de certaines histoires de la littérature provençale, malgré les fastidieuses nomenclatures pour essayer de démontrer qu'il n'y a pas de solution de continuité, pas de nuit sept fois séculaire, entre les Troubadours et Mistral, c'est à celui-ci que tout commence, et la Renaissance provençale a déjà eu trois phases:

- celle de Mistral et des Primadié;
- celle que Joseph d'Arbaud, précédé de Baroncelli, emplit à lui seul (j'en passe, et non des moindres; j'ai voulu ici indiquer seulement les deux sommets de la deuxième phase); et enfin, celle des poètes provençaux d'aujourd'hui et des prosateurs, qui rejoignent la culture universelle, comme Mistral et d'Arbaud l'atteignent déjà par leurs racines mêmes, nourricières de la floraison et des fruits.

Même en tenant compte de ce que l'on appelle l'accélération de l'histoire et peut-être l'accélération de la culture, la Renaissance provençale n'a-t-elle pas déjà, depuis un siècle seulement, et toutes proportions gardées, autant de noms qui resteront, qu'il n'en reste de seize siècles de culture grecque, d'Homère aux Alexandrins, et de sept siècles de culture latine, d'Ennius à Saint-Augustin? Que pèsent contre cela les deux siècles troubadouresques?

Le miracle continue: - Mireille n'est pas morte à l'église des Saintes.

**Sully-André Peyre.**

### Que reste-t-il de l'Empire du Soleil?

Chacun sait que le 19<sup>e</sup> siècle est mort assassiné au soir d'une chaude journée de juillet 1914. L'histoire nous affirme que Frédéric Mistral lui aussi s'est englouti cette année-là comme un soleil couchant dans les eaux du déluge qui monte. Mais en vérité ce qu'on descendit alors dans la tombe c'est le Félibrige. Car cet enfant chéri auquel la légende veut que les Sept de Font-Segugne aient donné le jour n'était pas né viable... Il ne se maintenait que dans l'ombre du Maître et par sa volonté. Frédéric Mistral demeure vivant. Mais pas tout entier. Le dernier carré de fanatiques qui monte une garde farouche autour du Museon Arlatenc a pu retarder un instant une critique objective. Il ne l'a pas empêchée. Le poète et son œuvre sont entrés dans l'histoire au même titre que Fabre de St Castor, Guillaume IX ou Goudoulin.

Claude Liprandi et ses études sur Aubanel, Robert Lafont et son Mistral ou l'Illusion ont déjà sérieusement débroussaillé le terrain de la légende qui l'encombre. Et, quitte à me faire traiter

comme eux d'iconoclaste, il me paraît opportun, en ce centième anniversaire de la publication de *Mireille*, de dresser un rapide bilan. Que reste-t-il de valable pour les écrivains d'Oc du XXe siècle, de l'œuvre et de la pensée du grand homme?

Nul ne peut nier, et nul n'y songe, que son œuvre tout entière a été déterminée par une idée dominante, celle de la Renaissance Occitane. Toute son œuvre, sauf sans doute *Mireille*. Et c'est justement pour moi le poème qui garde le plus de présence, celui où vibrent des accents qui ne peuvent pas périr. Car en l'écrivant Mistral ne songeait pas à nous transmettre le Secret. Il obéissait tout simplement à la révolte ou à la joie dont l'avait emplie une simple histoire d'amour, une histoire peut-être bien vécue...

Mais n'anticipons pas... Avant d'aborder l'œuvre il est indispensable de peser cet ensemble mal défini d'idées qu'avec un mystérieux sourire il englobait sous le nom de Secret. Et les Méridionaux les plus enthousiastes peuvent écarquiller les yeux. Il est clair que la balance la plus sensible n'en saurait être émue. Bien que depuis six siècles déchu, notre langue restait toujours aussi riche, aussi vivace. Tout un peuple la parlait des Alpes aux Pyrénées.

Son recul en cent ans, depuis l'éclosion de *Mireille*, a de quoi atterrir ses fidèles... L'action félibréenne, malgré le génie de Mistral, se solde là par un échec retentissant. Et pas seulement là. Je ne vois personne chez nous qui puisse éprouver de tremblement sacré aux accents de la Coupo Santo. Je ne connais pas de jeunes décidés à se battre pour imposer le costume arlésien aux Chato de Provence. Seuls quelques citadins à l'accent pointu affectent encore de s'en parer à l'occasion de fêtes folkloriques pour, montées en croupe derrière un Académicien, aller parader en Camargue... Tout cela est mort, et bien mort, comme l'Empire du Soleil ou les jeux de Clémence Isaure. Le peuple a d'autres soucis plus capitaux et plus urgents en tête.

On peut s'étonner de ce prodigieux écroulement du Félibrige. Lui qui pendant quelques années a rempli l'Univers de son bruit, suscitant des disciples en Irlande, sonnait le rassemblement de la Race Latine, parlant d'égal à égal à notre mère la Grèce, en frère aîné à la jeune Roumanie, il aurait pu laisser tout au moins un grand vide. Même pas. Il s'est évanoui comme une fumée. Et cela n'a rien d'étrange pour ceux qui n'ont pas eu la tête farcie du miracle de la Renaissance Provençale, pour tous ceux qui replacent Mistral dans son milieu et dans son temps.

Le futur auteur de *Mireille* avait 27 ans quand en 1857 il acheva le manuscrit des onze premiers chants de ce poème composés dans le silence émouvant du Mas du Juge. Il était jeune et beau. L'étincelle du génie scintillait dans ses yeux. Et quand, plein d'enthousiasme, il se drapait dans le bleu des horizons, comme le berger dans sa cape, il semblait que tout le terroir dût le suivre en caravane sur le chemin du pays de Cocagne. Les Alpilles d'abord, avec leurs rocs et leur armée d'oliviers, les rangées de cyprès de la plaine, pèlerins transis dans le vent, les mas romains campés au bord des routes, mais aussi, hommes et femmes, tout le peuple chantant et fier de la Provence. D'ailleurs, avec un sûr instinct, dès les premiers vers de son poème c'est à ce peuple que le jeune Frédéric songeait, c'est à lui seul qu'il adressait cette proclamation lourde de sens: — *Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas*. Et sans doute un siècle plus tard c'est encore la parole Mistralienne qui a le plus profond écho en nous, celle qui garde le plus de pouvoir sur toute la jeune génération.

Mais les événements en ont disposé autrement. Les Alpilles n'ont pas bougé malgré leurs ombres mouvantes. Le peuple de Provence non plus. Et, c'est un des quiproquos les plus curieux de l'histoire, ce poète qui partait pour se faire sacrer Seigneur des Baux et Prince de Montségur s'en est allé conquérir, d'emblée d'ailleurs, la capitale... Et sa *Mireille* vantée dans tous les salons parisiens n'a dû qu'à l'Opéra de Gounod de connaître plus tard, dans une transposition française, la faveur des foules méridionales.

Et ce n'est pas là une de ces niches auxquelles se complaît le légendaire Esperit Fantastic. C'est en connaissance de cause, avec de solides raisons en tête, que le peuple a dit non à ce poète princier.

La venue de Mistral s'inscrit en effet à l'une des charnières de l'histoire et le Félibrige naissant pouvait être porté par un irrésistible courant d'hommes nouveaux. Alors qu'elle vivait toujours d'une existence vigoureuse la langue d'oc avait, pour la première fois de son histoire, la chance de se

trouver sur le chemin du peuple, d'être dans sa bouche l'outil le plus apte à exprimer ce qu'il nourrissait depuis des siècles dans le silence de son cœur. Car en donnant la terre aux paysans, en appelant à la vie publique de nouvelles couches de citoyens des villes et des champs, le bouleversement politique et social qui se poursuivait depuis 1789 avait lentement mais sûrement créé les conditions favorables à l'élargissement du public, à l'éclosion de nouveaux auteurs de langue d'oc. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler la pléiade de poètes ouvriers qui de Jasmin à Gelu, de Bigot à Peyrottes, s'affirmèrent comme les premiers ouvriers, parfois obscurs, de la Renaissance d'Oc. Oui, le Félibrige naissant se trouvait devant une situation inespérée à laquelle malheureux occitans du XXème siècle, nous ne pouvons songer sans une mélancolique envie.

Assurément il y avait des ombres à ce riant tableau. La conjonction du peuple et de sa langue s'avérait fugace. Nos Méridionaux, devenus citoyens, apprenaient à lire et à écrire, mais en français. Pour accéder à la culture nationale. Non pas pour enrichir une culture occitane si humble que l'on ignorait presque son existence. Et leur idiome risquait de leur apparaître bientôt comme une survivance encombrante du passé, de cette ignorance, de ces barrières dont ils aspiraient à, totalement, s'affranchir. La chance de la langue d'Oc courait donc sur un laps de temps fort court, sur ces quelques lustres où le peuple s'instruisant peu à peu gardait toujours aussi vivace l'usage de son idiome. La place était encore vacante auprès de lui pour une chaude présence occitane. Mais si on la laissait vide, l'école et la valeur culturelle du français détourneraient vite les méridionaux d'un patois dont ils n'éprouveraient plus que la gêne.

Un homme tel que Mistral était capable d'entrer avec tout le félibrige par cette porte étroite. Le génie, l'audace, la fougue de la jeunesse, rien ne lui manquait. Et soyons francs. Il pouvait être plus qu'un génial écrivain. Il pouvait se poser en bâtisseur et asseoir sur la Trinité, Marseille, Toulouse et Barcelone, cet Empire du Soleil dont il a si passionnément rêvé. Et qu'on me comprenne bien! Il ne s'agit pas d'émettre rétrospectivement des regrets sur une tentative de séparatisme que condamnait l'histoire.

Mais en ce 19e siècle qui voyait l'éveil de tant de nationalismes, on aurait compris qu'un Mistral, voulût tenter une autre aventure garibaldienne et se lancer dans une entreprise folle et désespérée. Elle aurait suscité de l'indignation. On l'aurait condamnée. Mais sous le troisième Empire elle aurait pu enflammer une poignée de jeunes fous et aujourd'hui encore on mettrait plus de passion dans le jugement qu'on porterait sur elle, et l'on aurait une certaine admiration pour son auteur. Car elle semblait s'inscrire dans la pensée mistralienne. Si du moins son appel enflammé pour délivrer la Comtesse prisonnière (de qui? des maîtres d'écoles?) si le poème où sur un ton plus diplomate il demande à la France et à l'Espagne de laisser les enfants, Provence et Catalogne, fraterniser en paix, n'ont pas été de simples exercices littéraires. Et c'est sans doute là ce qui peut irriter le plus les générations présentes, nourries de trente ans et plus de léninisme, de voir avec quelle scandaleuse aisance le Prince de Maillane admettait qu'il y eût un tel divorce entre ses actes et ses écrits.

Le peuple du Midi n'a pas eu besoin d'attendre cent ans pour déceler la tromperie. Avec cet instinct profond qui ne l'abandonne qu'en de rares occasions, il a dès le début flairé que dans cette aventure, il ne pouvait être que dupe. Il s'est refusé à tirer les marrons du feu pour le repas du roi. Car je ne doute pas que le poète était sincère quand, écrivant *Mireille*, il tendait solennellement la main au peuple. Mais deux ans plus tard déjà, à la publication de l'ouvrage, le peuple savait que le Félibrige ne donnait pas à ce geste le sens d'un engagement fraternel. Il lui tendait la main sans doute mais pour l'entraîner sur un chemin où, sous le règne de Napoléon le Petit, les ouvriers et les paysans étaient bien résolus à ne pas le suivre.

Car, et c'est là que le bât nous blesse, dès le début Frédéric Mistral a tendu l'oreille à son mauvais génie. Dès le retour de Roumanille, avec lequel pendant qu'il écrivait ces onze chants de *Mireille* il était brouillé, il s'est engagé sur les pas étriqués de l'auteur des *Margaridetas*. Et cet aîné n'a pas perdu son temps. Sous le prétexte de graphie, il a commencé par expurger le Félibrige, par le débarrasser de ces auteurs, traités de patoisants, qui de Marseille à Clermont l'Hérault, parlaient au peuple de choses qui lui tenaient à cœur, des luttes sociales dans lesquelles ils avaient pris parti et

qui avaient valu à certains, comme Peyrottes, de connaître la prison. Le Félibrige s'est isolé dans une royale solitude. Mistral de plus en plus s'est mis à tourner le dos au courant de l'histoire. Adieu les ouvriers des villes. Adieu les pâtres et les gens de mas. Son rêve s'est envolé vers les cours d'amour médiévaux. Naturalisé troubadour il a voulu tenir sous son charme un auditoire pâmé de grands seigneurs et de grandes dames. Il a délibérément flirté avec le bon vieux temps, le temps des rois, le temps où Marthe filait.

A l'heure où le mouvement ouvrier bouillonne et où le grand Hugo déchaîne toutes les abeilles du manteau impérial contre le petit homme qui s'y drape, il laisse l'*Armana Prouvençau*, publié chez Roumanille avec la mention *Pèr lou bèl an de Diéu* consacrer des pages enthousiastes au voyage du couple impérial en Provence, à Marseille et Toulon, et le félibre de service, balancer amoureuxment l'ostensoir au nez de Leurs Majestés!... Il part en guerre contre l'école, la grande conquête populaire du siècle. Et comme autrefois Virgile, par dessus la tête de ses paysans des Géorgiques, visait Rome et l'Imperator, le fils du Mas du Juge vole en rêve vers les salons parisiens où se consacrent les gloires littéraires, en avouant dans des vers désabusés:

*Les paysannes hélas n'entendent rien aux vers  
Et les bourgeois les comprennent de travers...*

Et sans plus se soucier de la rude alliance qu'il aurait pu sceller avec le peuple d'Oc, la seule qui pouvait assurer l'avenir de la langue, trouvant ce public trop lourd ou trop difficile à manier, avec ce splendide détachement des contingences qui apparaît dans combien d'actes de sa vie, avec cette humeur intemporelle qui le fait planer très haut sur la mer de l'histoire, le poète laisse se débrouiller les pâtres et ne songe plus qu'à l'Empire du Soleil. C'est alors qu'il commence à monter sur ce Miradou d'où il regarde tranquillement *endouible que mounta*. Et cette contemplation est si fascinante que même en 1907, lors de la Révolte des Gueux quand on le sollicite de venir se mettre à leur tête, il ne semble pas entendre et poursuit son rêve enivrant.

Il reste l'œuvre mistralienne... On comprendra sans doute après cet exorde qu'elle ne demeure pas tout entière debout. Une partie s'en est effondrée comme ces châteaux que des hommes ont juchés sur des monts escarpés et dont il ne reste plus que des pans de murs, qui ne sont plus habités que par le vent...

On éprouve en feuilletant l'œuvre du Maître de Maillane cette impression d'être sur un sommet. Mais on y rencontre toute une série de ruines augustes qui ne sont elles aussi, pour les générations actuelles, plus habitées que par du vent. Beaucoup de poèmes sont nés des circonstances et ne répondent qu'au souci de promouvoir la Cause, une Cause morte qui ne peut plus nous émouvoir. Il en est ainsi de la Comtesse, des apostrophes contre les dictionnaires de Bescherelle ou de Littré, des Mandadis aux chato d'Arles pour les exhorter à rester fidèles à la chapelle et au ruban. Mais c'est là un déchet dont ne sont pas exempts quelques uns des plus grands noms de la littérature mondiale. Et ce qui demeure suffit amplement à la gloire mistralienne.

Je ne peux pourtant pas m'empêcher de penser que l'action du temps sur cette œuvre ne s'arrête pas là. De très grandes choses comme Calendal et ce Poème du Rhône, dont les fins connaisseurs ne parlent qu'avec des attendrissements dans la voix, me paraissent elles-mêmes en partie atteintes.

Je m'explique. Je ne renie rien de l'enthousiasme avec lequel à vingt ans j'ai dévoré les aventures du petit pêcheur de Cassis. Et la fameuse invocation *Ama de moun país, tu que dardalhas manifesta e dins sa lenga e dins sa gesta* chante toujours dans ma mémoire.

Mais si Calendal est l'œuvre d'un splendide ouvrier où passe encore, par endroits, un grand souffle épique, elle sent trop l'œuvre voulue. Elle a son rôle et tient sa place dans la Cause. Le Père du Félibrige lui a assigné le devoir de nous griser de la vision du temps où la Provence régnait. Il a enchâssé dans ses vers toute la richesse qu'il avait glanée des mots de la mer, des coutumes locales, et des épisodes, plus ou moins historiques, sont destinés à en faire une Légende des Siècles Provençale. Mais ce n'est pas le vaisseau de l'humanité qui part en roulant à travers les étoiles et cingle vers l'avenir dont Mistral tient la barre.

C'est la nef félibréenne qui, toutes voiles dehors, vogue vers le passé, vers cette beauté idéale qu'en grand platonicien son illustre capitaine juge à peine accessible et que tous les charmes des Fortuneta du jour ne sauraient faire pâlir. A ses côtés se tient Calendal, cette sorte d'Hercule Provençal qui aurait appris l'amour courtois et se conformerait à ses règles. Ce voyage dans l'irréel est éblouissant de couleurs mais la Provence vers laquelle il nous conduit est rejetée dans un vague mirage et n'a pas de squelette sous sa lumineuse chair.

C'est de la bonne, c'est de la grande poésie, tout comme Jocelyn, de la poésie engagée dans un sens bien déterminé: *non mihi, domine, non mihi, sed provincia nostra*.

L'arrière-pensée en est trop apparente et, si le terme n'était pas souvent entaché de mépris, je dirais simplement que Calendal est une œuvre de propagande. Une propagande qui mène d'ailleurs à l'évasion, à ce belvédère d'où l'on regarde tranquillement le déluge qui monte...

Mireille par contre est debout. Car c'est un poème triomphalement incarné. Il éclate de jeunesse, de santé et d'amour de la vie. Et non pas de la vie idéale. Mais de la vie charnelle de cette Provence où Mistral a vécu, où il a aimé et peut-être souffert. Mireille est d'abord une bouleversante histoire d'amour, dont les héros ne sont pas des idées, comme l'Anglore ou le Prince d'Orange, mais des êtres bien typés, dont la présence s'impose à nous, des paysans qui aiment et qui travaillent au bord du Rhône et de la Crau. Car il ne s'agit pas des amours légendaires de quelque lointain couple princier.

Tout simplement de la passion qu'un vannier de seize ans éprouve pour la chato du mas, la fille du riche fermier Ramon. Et ce sont des objets très matériels qui traversent cette idylle et qui la transforment en drame. Leur amour va à l'encontre des castes sociales. Richesse et pauvreté en sont les adversaires victorieux.

Il est fort instructif de constater que cette Mireille écrite sous la dictée du Dieu de l'Amour (car c'est à lui nous dit-on que dans le premier manuscrit le poème était dédié, avant que Roumanille le censeur, n'ait fait remplacer ce dieu païen par *lou diéu de la pastrilha...*) une œuvre toute gratuite dans son inspiration, est en fait, de toutes les œuvres de Mistral, la plus engagée, dans le beau sens du terme.

Il n'est pas douteux que Frédéric, le fils du vieux Maître Ramon, je veux dire du gros ménager François Mistral, malgré tout son respect et toute son affection pour son père garde alors des accents de révolte dans la voix. C'est du plus profond de lui-même, du plus profond d'un cœur qui paraît ulcéré, qu'il sympathise alors avec les pâtres et les gens de mas, avec ces miséreux artisans qui tressent leurs paniers et qui s'avancent timidement, quand la voix bougonne du Maître les y invite, pour prendre place à la table de pierre. Ces chants enflammés sont peuplés de bergers qui dorment à la belle étoile, enroulés dans leur cape, de petits pêcheurs qui campent sous le *tibanèl* aux bords du Rhône et dont les enfants ramassent des *cagarauletas*, de valets de ferme qui rodent autour de la grange d'où le patron les a chassés, parce qu'ils courtoisaient leur fille, qui y mettent le feu en hurlant et qui se jettent dans les flammes... Il y a là tout un enfer, qui est l'enfer social que le jeune Frédéric a connu, qu'il décrit avec force et dont le sombre rougeoiement ne peut être effacé par l'idyllique paradis des Saintes. Ce dernier d'ailleurs n'aurait-il pas été ajouté après coup, ou du moins son poids accru pour faire équilibre? En tous cas le calcul est resté vain. Les Saintes ne gagnent pas au jeu. Et ce qui soulève toujours notre admiration, ce qui demeure le plus vivant, c'est l'enfer du début...

On ne peut empêcher les jeunes occitans d'entendre encore résonner, avec son âpre accent, à leurs oreilles, le cri de rage de Vincent: C'est donc la peste d'être pauvre!... Et nulle part dans son œuvre Mistral ne reflète avec autant de crudité que dans la querelle des deux anciens, le soir de la St Jean, la lutte sociale qui bouillonnait à son époque. Ramon le riche paysan et Ambroise le vannier ambulancier, dans leur discussion coléreuse, vont tous deux au fond des choses. Il leur suffit pour cela, en quelques grands traits de se rappeler ce que fut leur vie. Ils sont l'un et l'autre des fils de la Grande Révolution. Ils ont pris l'un et l'autre les armes pour participer à la prodigieuse épopée des sans-culotte de 93.

Mais la guerre terminée, Maître Ramon a retrouvé ses champs, ses troupeaux, ses terres. Il les a fait fructifier. La Révolution est close pour lui. Elle n'est pas commencée pour le père Ambroise. A son retour il s'est retrouvé gros Jean comme devant, sans un arpent de terre. Et la discussion terminée, quand il repart à grands pas, sur un refus orgueilleux: *Garde ton chien, moi je garde mon cygne!* et qu'il ramasse la cape que dans sa colère, il a jetée à la volée, il a cette parole prophétique:  
— Quelque jour n'avez point du regret!...

Mistral, au temps de *Mirèio* se souvenait encore qu'il avait dansé la Carmagnole sur la place du village. Il était encore près du peuple, il se faisait l'écho de ses soucis et de ses joies. Il disait ce qu'il sentait avec des images splendides, en gesticulant avec fougue comme les latins, sans chercher à savoir quelle en serait la conséquence. Ce Mistral-là est mort après sa réconciliation avec Roumanille. Il s'est composé un personnage et s'est mis à sculpter sa statue. Avec une ténacité et un art devant lesquels on doit s'incliner.

Je ne sais pas si les descendants de Maître Ramon le regrettent, si ce jour est déjà venu... Mais les occitans, oui. Et beaucoup. Car ils sentent bien que si Mistral avait marié sa *Mirèio* et toutes ses filles au peuple provençal, s'il n'avait pas tourné le dos à la vie, sa Cause n'aurait peut-être pas été perdue!...

**Max Allier.**

## Jaurès et le mistralisme

Avignon qui s'honore d'avoir vu naître en 1854 dans ses murs le Félibrige, a fêté en 1954 le centenaire de cet événement. Ces fêtes, il faut bien le dire, n'ont pas eu tout l'éclat que l'on souhaitait pour elles. A quoi cela tient-il? Nous ne voudrions point juger. Mais on peut sans crainte de se tromper affirmer que cela tient à la division de ses membres. Et cela donne raison à Jaurès qui fut un ami sincère des félibres et dont les avertissements, si on leur eût prêté quelque attention, nous eussent épargné une déception aussi cruelle.

Cette division risque de coûter cher à nos félibres et l'esprit de parti aura nui à la cause que l'on croyait au-dessus de toutes les causes.

Comme si la Provence avait à rougir du temps où ses villes étaient des républiques, comme si la France était ingrate envers ce Midi à qui elle doit tant dans un passé encore plus lointain, et comme si le prestige même de Mistral ne procédait pas d'une culture qui doit tout à l'universel.

Cette fidélité de quelques-uns à une tradition qui se laisse devancer par les événements et par le temps est bien coupable au regard d'un idéal qui tire sa force d'une terre dont c'est le propre de durer et, par conséquent, d'évoluer. Mais cette évolution est le fait du peuple.

Or dès 1881 Mistral avait proclamé: Le Félibrige vient de la démocratie.

Cela dit, les regrets étaient vains, donc, d'un retour à l'ancien régime et le Félibrige se devait à lui-même d'admettre l'évolution, conséquence inéluctable de la rencontre du progrès et de la tradition.

La tradition? le progrès? Il n'est pas question de conflit, on ne saurait opposer ces deux mots qui sont quelque paradoxale que la chose paraisse, dans le génie de notre langue et de notre pays. Ceux qui le représentent le mieux sont tous pénétrés de cette idée: c'est Mistral d'abord, c'est Anatole France, c'est Jaurès, c'est Han Ryner, tous ceux dont la pensée éparse en des œuvres diverses d'inspiration semble se concrétiser dans ces paroles d'Edouard Herriot:

— Il faut revenir à notre tradition, c'est-à-dire à notre progrès, puisque la tradition n'est faite que des progrès de ceux qui nous ont précédés.

Mistral qui était un poète, un pur poète, n'aimait pas beaucoup ce mot de progrès qui représentait pour lui, sur le plan matériel, l'abandon d'une foule de choses, usages et coutumes, qui avaient charmé ses premiers jeux et dont le pittoresque a marqué d'émotion les plus belles pages de ses

œuvres... Mais combien il eût aimé le progrès qui respectant le passé et l'exaltant, aurait élevé au-dessus de la Provence l'idéal provençal.

Monte aussi haut que tu pourras monter, (disait-il à l'aviateur Morin qui était venu le voir à Maillane en aéroplane, comme on disait alors) élargis tes ailes, tu ne verras jamais rien d'aussi beau qu'en terre provençale.

Non, le mistralisme n'est pas, on peut m'en croire, un parti pris d'opposition au progrès, mais Mistral appréhendait de ce progrès l'abandon, comme nous avons dit, des usages et des coutumes d'une province, et que ce renoncement à la fierté ne laissât le champ libre à ceux dont la prétention est, comme disait Jaurès, de passer le niveau sur l'âme.

Or Mistral tient à sauvegarder, avec les costumes et la langue, cette âme sans laquelle costumes et langue ne sont que mascarades et jeux d'esthètes.

Adversaire de l'unité, il voulait que les peuples, car son rêve dépasse singulièrement les frontières de son pays, gardassent leur âme et, s'il y a quelque chose qu'on ne peut se lasser d'admirer dans son œuvre, c'est bien cette vision nette d'un monde qui comme celui de Jaurès serait à la mesure de l'homme, c'est-à-dire libre et pacifique, sans que cet homme soit pour autant étranger à lui-même et sans relation avec sa propre mesure.

Il y a du jaressisme là-dedans. Et Mistral prônant, non pas l'unité mais l'union des peuples, je crois que nous sommes d'accord sur ce point avec lui, Mistral exprimait cette opinion, qui est dans la pensée de beaucoup, que c'est à l'union que devrait revenir l'honneur d'assurer la paix parmi les hommes, et que le Félibrige avait son mot à dire dans le grand concert universel.

— Le Félibrige, disait-il, en plus de son renouveau de poésie a aussi l'ambition de contribuer un jour à la pacification, à l'harmonie sociale. Et si quelques messieurs trouvaient prétentieuses nos aspirations nous pourrions leur répondre par ces mots d'Alphonse Karr:

— On doit pouvoir sauver son pays même en patois.

Or, savez-vous où ces paroles furent dites? C'est à Albi dans la capitale du catharisme, ne l'oublions pas, que ces choses-là ont été prononcées par un poète catholique. Il est bon que les grandes paroles soient dites en certains lieux et par certaines bouches. Il est des lieux, disait Barrès, où souffle l'esprit. À Albi, donc, un poète chrétien proclame en termes non équivoques son attachement à l'idée de progrès humain mais aussi à la liberté de l'homme.

Cela se passait en 1882. Et savez-vous qui était parmi les convives du banquet où Mistral prononça ces paroles? Jean Jaurès, Jaurès qui dans les vingt-trois ans de son âge, était à cette époque professeur au Lycée d'Albi.

Il y a trente ans (que de soleils couchés depuis lors) j'ai eu la bonne fortune d'assister à Albi au banquet du Félibrige présidé par Mistral, écrivra-t-il un jour dans la *Dépêche de Toulouse* et l'on voit si le souvenir s'était profondément gravé dans l'esprit de ce garçon.

Nous ne donnerons pas dans le romantisme en affirmant que c'est à ce discours de Mistral que Jaurès doit d'avoir repris conscience de la beauté et des vertus des dialectes méridionaux. L'aisance avec laquelle il en usait quand il revenait au pays nous est une preuve suffisante de sa fidélité à ses origines. Rappelons-nous ce que l'on a dit de Jaurès, qu'il était une force de la nature, et nous admirerons alors que cet homme dont on connaît la vaste intelligence, la culture profonde, et l'art incomparable qu'il mettait en ses discours, nous admirerons, dis-je, que cet homme s'attache à louer le charme d'une chanson patoise et consente à mettre sur le même plan, dans son respect, le poète de l'*Odyssée* et celui de *Mireille*.

Ce fut le sentiment de Lamartine et c'est la pensée aussi d'Anatole France dont l'atticisme retrouvait dans Mistral l'influence de la Grèce et qui n'était pas loin de croire à cette flottante Délos qu'évoque le 40<sup>ème</sup> *Entretien*. Jaurès aussi admirait la Grèce, comme France, et si nous croyions aux signes il faudrait invoquer cette étoile dont les félibres ont fait leur sainte, parce qu'elle a conduit ces deux grands esprits de notre siècle à vénérer d'un même cœur le chantre de Maillane.

J'ai parlé ailleurs de l'admiration de France pour Mistral. Celle de Jaurès mérite aussi d'être louée car elle s'est manifestée en d'autres occasions et non seulement au fil de la plume, mais avec l'appui de cette voix prenante qu'il a mise toujours à défendre ses plus intimes convictions.

Un jour, par exemple, à la buvette de la Chambre des Députés, Sixte Quenin, alors député d'Arles, s'était permis (c'est lui qui s'en confessa) de faire des réserves sur les mérites de l'œuvre de Mistral dont la notoriété mondiale avait l'air de l'agacer. Et c'est alors qu'excédé de ses critiques Jaurès prit la parole. Il parla avec un élan qui montrait bien en même temps que la profondeur de son admiration la force de son indignation pour de tels propos.

Devant la fougue de Jaurès exaltant le génie du Mistral, Sixte Quenin dut s'avouer vaincu et sa confusion fut d'autant plus grande qu'en cette circonstance Jaurès avait pour soutenir son plaidoyer Jules Guesde et Bracke, bien d'accord avec lui.

Mais c'est ici alors que nous avons à exprimer des regrets quant au chemin suivi par le Félibrige et à l'hostilité marquée par certains de ses membres à l'égard d'aussi éminentes personnalités que France et que Jaurès.

Nous avons vu ce qu'il en était, au moment de la célébration du centenaire, de l'enthousiasme des félibres. Les causes de leur division sont lointaines, et l'on peut dire mal connues. Elles tiennent, avons-nous dit, à des convictions qui s'opposent au lieu de se juxtaposer et la désaffection des masses ajoute au malaise de l'heure. Ainsi se trouvent justifiées les réserves faites par Jaurès quant à l'indifférence du peuple pour un idéal qui vient de lui (Mistral dixit) et qui n'est en somme que pour lui.

Mais une erreur grave fut commise dont il faut bien dire qu'elle est le fait d'une fausse interprétation d'un mot qui passait pour tabou: *la tradition*. Sous prétexte de défendre un passé contre lequel les poètes-ouvriers de 1848 avaient pris la plume, jusqu'à subir comme Peyrottes la prison, et pour rendre son prestige à un ordre que c'était, croyait-on, le devoir de la langue de servir, on aiguilla sur je ne sais quelle ancienne voie cette aspiration nouvelle d'un pays qui rêvait d'émancipation.

Et le nombre s'affirmant, ce furent en 1892 les premières manifestations du maurrassisme au cœur même de ce Paris où l'on revendiqua en des termes dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne sont rien moins que littéraires.

C'était, on n'a pas voulu le reconnaître, d'une maladresse insigne. Des journalistes s'émurent de ces velléités et en firent des chroniques. Des gens y répondirent qui, comme Anatole France et Jean Jaurès, mirent leur esprit et leur cœur à démontrer qu'il y avait dans l'idéal nouveau autre chose qu'une absurde et vaine politique.

Par malheur ces voix ne furent pas entendues, ou pas écoutées. Basile alors sortit ses armes et dans la fièvre de l'affaire Dreyfus, la plus grande partie des félibres étant pour la Ligue de la Patrie Française, et France et Jaurès était du côté de la Ligue des Droits de l'Homme, les deux amis subirent, en dépit de leur admiration pour Mistral, les effets du mépris que l'on imagine.

Cela explique bien des choses quant au retard apporté au vote d'une loi en faveur de la langue d'oc, vote qui n'a été obtenu, à cause de la suspicion qui pesait sur les intentions de la demande, que quelque soixante ans plus tard.

Encore faut-il dire que c'est grâce à l'intervention d'un socialiste dont le projet porte le nom et qui se trouve être de ce département où Jaurès vit le jour, j'ai nommé M. Maurice Deixonne.

C'est accomplir un devoir de justice bien plus que de reconnaissance que de rapporter à Jaurès l'action efficace de l'un de ses disciples car si la langue du peuple si méprisée jusqu'à ce jour a l'orgueil aujourd'hui de figurer au programme des établissements d'État, l'œuvre des maîtres dont nous louons le nom n'a pas été vaine, non plus que l'exemple qu'ils nous ont donné en la parlant.

Et ce nous est un devoir, en même temps qu'un droit, de dire que c'est de ce côté seulement que le bon vent a soufflé dans nos voiles.

Il est toujours possible de faire dire à un auteur ce que l'on voudrait qu'il eût écrit. Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais pour ce qui est de la pensée de Jaurès sur le Félibrige il n'est nul besoin de la réajuster sur celle de Mistral. Le grand tribun humanitaire qui était du Midi, et qui s'en faisait gloire, n'oublia jamais les lieux de son enfance non plus que les mots harmonieux des chansons dont sa mère le berça.

Jaurès se plaisait à parler patois avec les gens de son pays, en quelque circonstance que ce fût. Le livre de Frantz Toussaint abonde en preuves émouvantes.

Mais ce serait bien peu que cette fidélité du cœur; il y a pour l'affirmer mieux les souvenirs que Marcel Cachin évoquait un jour devant Michel Launay, souvenirs qui remontent à 1903.

C'était à Béziers où Jaurès donnait une conférence. Le soir, au banquet qui réunissait 400 à 500 couverts, on demanda à Jaurès de parler en patois: il le fit et d'une manière encore plus éblouissante. Ainsi ce maître de l'éloquence en langue d'oïl l'était aussi en langue d'oc et cela démontre au-delà de la nécessité que son admiration pour Mistral tendait à s'élever plus haut qu'à la louange du grand homme. Jusqu'à s'en faire le disciple.

Du reste il n'est que de lire les articles de la *Dépêche de Toulouse* pour se rendre compte qu'on eût pu le compter pour tel. Il connaît parfaitement l'œuvre de chacun des félibres de son époque, il traduit leurs vers, il analyse leurs œuvres, avec une précision admirable, une intelligence parfaite. N'est-ce pas pour eux qu'il écrivit ces phrases qui pourraient passer pour être de Mistral: *Vous êtes attachés à ce sol par tout ce qui vous précède et par tout ce qui vous suit; par ce qui vous créa et par ce que vous créez, par le passé et par l'avenir, par l'immobilité des tombes et par le tremblement des berceaux!*

Oui, ce nous est une joie de compter au nombre des amis de notre renaissance provençale un homme que son intelligence remarquable et sa pensée universelle apparentent au poète latin qui a dit:

— Je suis homme et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est indifférent.

Il y a là la matière d'un chapitre qu'il conviendrait d'ajouter au livre qu'on ne peut manquer d'écrire un jour pour mettre en lumière devant la France et devant la Provence devant la tradition et devant le progrès, un idéal de mesure et de sagesse qui a trouvé son expression la plus haute dans la poésie de Mistral.

Jaurès félibre! Aux yeux de beaucoup la chose peut passer pour nouvelle. Qu'ils sachent, cependant, que Jaurès ne s'est pas contenté d'affirmer platoniquement son attachement à la terre de ses origines, au parler de ses aïeux. Il a milité par la plume et par la parole, en faveur de la langue méridionale dans laquelle il voyait un moyen de perfectionnement du français, d'enrichissement de l'esprit, de culture humaine, et cela même aurait dû lui gagner plus tôt, et plus nombreuses, d'efficaces sympathies.

De Jean Jaurès à Deixonne il s'est perdu bien du temps, et précieux, on s'en rend compte à cette heure où l'on exalte le provincialisme dont on a fini par comprendre qu'il était le remède à bien des maux.

Il n'est pas dans notre propos de mettre sur le pavois un fédéralisme contre lequel nous avons toujours rompu des lances pour ce qu'il y avait de trouble et d'équivoque dans sa doctrine, même avec Proudhon pour doctrinaire. Et cependant il nous arrive parfois d'admirer ce fait que des routes vont, devant nous, parallèles, se rejoignent, se croisent, et que hantent, marqués de signes différents, des rêves qui, s'ils se groupaient, mettraient fin sans doute à ce que le poète Joseph d'Arbaud appelait le *bourboui universau* et qui n'est autre que ce que le peuple appelle la pagaille universelle. Mais, à ce mal du siècle il existe un remède et c'est celui que nous proposent deux hommes exaltant à l'envi la Terre dans ce qu'elle a de merveilleux et de sublime: la borne du champ et la liberté du monde, le monde sans frontières.

Or c'est à Albi, qui s'en fait un honneur, qu'ont été prononcés par Mistral en 1882 son discours sur l'attachement au terroir, par Jaurès ensuite en 1903 son discours à la jeunesse, qui sont les plus belles et les plus nobles paroles qui aient jamais été dites par des lèvres humaines.

Ce n'est pas seulement que l'effet d'une rencontre heureuse et nous nous en félicitons, car ainsi se trouvent corroborées ces magnifiques paroles déjà citées sur les sentiments qui relient les hommes à leurs terres et le repos des tombes à l'espoir des berceaux.

Oui, c'est à Jaurès qu'il conviendrait de demander conseil. C'est à lui que, si nous avons le respect des morts, la foi des ancêtres, nous devrions emprunter le mot magique, le Sésame tout puissant et les idées aussi pour nous éclairer dans la nuit de notre chemin.

Le temps, qui est un grand maître, a corrigé le jugement des hommes sur l'ardent tribun socialiste. Ses adversaires mêmes ont bien voulu reconnaître que cet homme pouvait donner des leçons de patriotisme au plus farouche des nationalistes.

Mais il semble que personne ne se soit donné la peine de chercher l'origine de ces sentiments indiscutables et profonds. On ne saurait conseiller trop à nombre de gens qui ont toujours jugé hâtivement de relire les articles qu'à propos du Félibrige Jaurès écrivait dans la *Dépêche de Toulouse*.

Il y a là de quoi faire tomber bien des œillères. C'est là qu'est le secret de Jaurès.

Mistral, un jour, nous parla d'un secret semblable et sa belle voix de poète, son intelligence de prophète, nous ont dit qu'il est possible de mettre en harmonie les choses du passé et celles de l'avenir, les mainteneurs des vieilles coutumes et les partisans du progrès, et de la lumière de son chant nous avons vu surgir la promesse d'un monde où mille patries vivraient fraternellement, nous avons vu briller l'espoir d'un univers qui est fait de millions de mondes, et c'est-à-dire de millions d'hommes.

N'est-ce pas cela que rêvait Jaurès?

Les portraits que l'on nous a faits de cet homme procèdent tous de cette idée d'universalité. Il y a donc quelque paradoxe semble-t-il, à le présenter à cette heure comme un villageois, comme un apôtre du culte du clocher. Mais c'est que pour un tel homme ces divers aspects ne sont que fragmentaires et qu'une telle personnalité est faite, comme d'un cliché d'imprimerie, d'une multitude de points dont l'ensemble donne le portrait véritable.

L'apôtre de la paix, le citoyen du monde, nous paraissent d'autant plus grands que l'homme est plus humain et plus attaché au sol qui nous est cher.

On connaît un dessin de cette ferme, *Le Fedial*, où il a passé sa jeunesse. L'aspect en est typiquement méridional, avec ses deux treilles encadrant la porte, ombrageant les fenêtres, et l'on sent bien que la sérénité de cette demeure est celle-là même dont sera marquée, sa vie durant, le beau visage du tribun. Car l'homme s'identifie toujours aux choses au milieu desquelles il vit.

Jaurès donc ne se déprit jamais des raisons qui attachent l'homme à la terre de ses ancêtres. Et cela est digne de remarque qu'un sage en qui s'incarna l'idée de Paix dans le monde et le rêve d'une union des mille patries qui le composent, demeure fidèle au vieux parler de son village et ne rougit pas d'user des vieux vocables en lesquels se cristallisent pacifiquement cette fois, nos sentiments patriotiques.

Et cela constitue la plus belle réponse à ceux qui affirmaient de Jaurès qu'il était un niveleur d'univers et que ses principes étaient la négation spirituelle de la vie. Cela démontre aussi aux partisans de l'idéal démocratique dont nous sommes et dont quelques-uns se laissent abuser par des apparences, que les mainteneurs des traditions ne sont pas, obligatoirement, les soutiens de l'ancien régime et les ennemis de la République.

La gloire de Jaurès lui vient d'avoir songé tout cela à la clarté du mistralisme et que l'on peut unir dans son cœur l'amour de sa province à celui de l'humanité tout entière.

**Jean Deyris.**

## Chronologie mistralienne

À la lecture des articles qui précèdent, nos lecteurs auront pu constater quelles divergences subsistent, cent ans après la publication d'une grande œuvre, sur son caractère d'évènement unique ou, au contraire, d'œuvre-mère à laquelle succéderait une nombreuse progéniture.

Une revue comme la nôtre doit à son public de présenter les opinions littéraires dans leur diversité. Nous n'avons pas en ces matières à jouer le rôle de directeurs d'opinion. Remercions nos collaborateurs d'avoir accepté de défendre ici chacun leur thèse.

**P. A.**

- 1229 - Traité de Paris: fin de la guerre albigeoise.
- 1271 - Réunion du Languedoc à la Couronne de France.
- 1323 - Fondation à Toulouse du Consistoire de la Gaie Science (Jeux Floraux).
- 1487 - Acte d'union de la Provence et de la France.
- 1539 - Edit de Villers-Cotterets: le français devient la seule langue administrative du Royaume.  
Déchéance de la langue d'oc.
- 1774 - Abbé Millot: *Histoire Littéraire des Troubadours*.
- 1789 La Révolution. Création à Toulon de *Maniclo*, pièce provençale à succès.
- 1794 - La Convention approuve le rapport de l'Abbé Grégoire, concluant à la suppression des patois.
- 1798 - Naissance de Jasmin.
- 1803 - Fabre d'Olivet: *le Troubadour, poésies occitaniques du XIIIe siècle*.
- 1808 - Installation de l'Université Impériale.  
- Naissance de Victor Gelu.
- 1816 - Raynouard entreprend la publication du *Choix de Poésies Originales des Troubadours*.
- 1819 - de Rochemont: *Parnasse Occitanien*  
- Diouloufet: *Leis Magnans*.
- 1818 - Naissance de Roumanille.
- 1820 - Lamartine: *Méditations Poétiques*.
- 1821 - Publication du deuxième tome des *Œuvres* de l'Abbé Favre.
- 1823 - *La Nemaïda* du Niçois Rancher.  
- *Lou Troubadour Naciounau* de Désanat.
- 1825 - Jasmin commence à écrire et réciter ses *Papillotos*. Mort de Fabre d'Olivet.
- 1828 - *Lou Galoubé* d'Hyacinthe Morel (Avignon).
- 1829 - Naissance de Théodore Aubanel.
- 1830, 7 juillet - Louis-Philippe Roi des Français.  
- 8 Septembre - Naissance à Maillane de Frédéric, fils de François Mistral et de Délaïde Poulinet.  
— En littérature française: l'explosion romantique.
- 1831 - *Chansons* de Désanat.
- 1832 - Lamartine, partant pour l'Orient, est salué à Marseille par les poètes ouvriers de Provence.
- 1833 - Catalogne: *Oda a la Pàtria* de Bonaventura Carles Aribau, acte de naissance de la Renaissance Catalane.
- 1834 - Lamartine: *Les Destinées de la Poésie*.
- 1834 à 1839 - Espagne: guerre carliste.
- 1836 - Lamartine: *Jocelyn*.
- 1838 - Naissance de Gambetta.  
- Bretagne: *Grammaire celto-bretonne* de Le Gonidec, *Barzaz Breiz* de la Villemarqué. Vers cette date, Mistral est pensionnaire chez M. Donnat à Saint-Michel de Frigolet.
- 1839 - Fortuné Chailan: *Lou Gàngui*.
- 1840 - Première édition des *Chansons* de Gelu  
- Proudhon: *Qu'est-ce que la propriété?*
- 1841 - Fondation du *Bouiabaisso*, journal provençal de Désanat.  
- Mary-Lafon: *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France*.  
- En Catalogne: *Lo Gayter del Llobregat* de Rubio y Ors.
- 1843 - *Lo Verdader Català*, premier périodique barcelonais en catalan.
- 1845 - Naissance à Folgueroles, près de Vich, de Jacinto Verdaguer.  
- Roumanille quitte Nyons pour le pensionnat Dupuy en Avignon, où il rencontre le jeune Mistral.  
- Eugène Garcin: *Poésies provençales, fables et contes*.

- 1846 - Le Dr Honorat entreprend la publication de son dictionnaire provençal. L'amitié de Roumanille vaut à Mistral une éducation provençale.
- 1847 - Campagne des banquets. Gloire politique de Lamartine.
- Roumanille devient correcteur d'imprimerie chez Sequin.
  - Mistral bachelier à Nîmes.
  - Roumanille: *Li Margarideto*.
  - Mistral de retour au mas.
- 1848 Février - la Révolution. Mistral collabore aux journaux républicains d'Avignon par des vers enflammés.
- Premier poème provençal connu: *La Bello d'Avoust*. Il entreprend ses Géorgiques, *li Meissoun*, qu'il envoie à Roumanille à l'automne.
  - Part pour Aix-en-Provence (Etudiant en Droit).
  - Roumanille devient pamphlétaire royaliste (en provençal) du journal *La Commune*.
- 1849 - J.-B. Noulet: *Essai sur l'histoire des patois du Midi de la France*.
- Lamartine: *Graziella*.
  - George Sand: *la Petite Fadette*.
  - À Aix, Anselme Mathieu a rejoint son ami Mistral.
- 1851 - Mistral écrit la plupart des poèmes qui prendront place dans *li Prouvençalo*.
- Sainte-Beuve célèbre Jasmin et l'oppose à Lamartine.
  - Roumanille: *Li Sounjarello*.
  - Lafare-Alais: *Las Castagnados*.
  - Mistral, licencié en droit, rentre au mas. Il conçoit le projet de son grand poème. Première passion amoureuse?
  - Roumanille a commencé à réunir, pour un recueil, des œuvres de poètes provençaux.
  - Décembre: coup d'Etat, le Second Empire.
- 1852 - Jasmin couronné par l'Académie Française.
- Août: Congrès des Poètes Provençaux à Arles.
  - Publication des *Prouvençalo*.
  - Querelle sur l'orthographe.
  - Brouille de Mistral et Roumanille.
  - Littérature Française: *Emaux et camées* de Théophile Gautier, *Poèmes Antiques* de Leconte de Lisle.
  - En juillet, Mistral avait déjà écrit trois chants de son poème.
- 1853 - Congrès des poètes à Aix.
- Emile Zola au Collège d'Aix.
  - Bénédict: *Chichoïs*.
  - Roumanille: *la Part dau Bon Diéu* avec une dissertation sur l'orthographe.
  - Juillet: *La fin dau Meissounier* de Mistral, qui en septembre a écrit le chant II de *Mireille* (appelée alors *Lou panieraire*).
- 1854 - Amitié de Giéra, Fontségugne.
- La création du Félibrige.
  - La passion d'Aubanel pour Jenny Manivet.
  - J.-B. Gaut: *Lou Roumavàgi deis Troubaires*.
  - Mistral, réconcilié avec Roumanille, se remet à *Mireille* (septembre).
- 1855 Premier *Armana Prouvençau* édité par les Félibres.
- de Berluç-Pérussis: *Du mouvement Littéraire en Provence*.
  - *Les Chansons* de Gelu sont condamnées par un tribunal pour outrages aux bonnes mœurs.
- 1856 - Gélou: *Nouvé Grané*.
- Lamartine: début du *Cours Familier de Littérature*.
  - Adolphe Dumas en mission de folkloriste découvre Mistral et son poème.
- 1857 - Roumanille: *La Campano Mountado*.
- Mort d'Honorat

- Baudelaire: *les Fleurs du Mal*.
- Flaubert: *Madame Bovary*.
- Catalogne: *Ode à la Vierge de Montserrat* de Balaguer.
- 1858 - Publication par Roumanille des *Noëls* de Saboly et Peirol.
  - Premier voyage à Paris, lettre d'Adolphe Dumas à la *Gazette de France*, sur *Mireille*.
  - Mistral: *la Coumunioun di Sant*.
- 1859, 21 février: Publication de *Mireille* chez Seguin, Avignon.
  - Mars: consécration du poème à Nîmes.
  - 16 mars: départ pour Paris.
  - Lamartine écrit le fameux *Quarantième Entretien*.
  - Cette même année: Roumanille: *Oubreto*.
  - En Catalogne: Restauration des Jeux Floraux de Barcelone.
  - Naissance de Jaurès.
  - Victoires de Magenta et Solférino.
- 1860 - Seconde édition de *Mireille*, chez Charpentier.
  - Aubanel: *la Grenade Entr'ouverte*.
  - L'Impératrice Eugénie passant par Arles est saluée par Mistral.
- 1861 - Naissance d'Antonin Perbosc.
  - Don Damaso Calvet, ingénieur catalan en mission en Provence rencontre les Félibres aux fêtes de la Tarasque.
    - Découverte de la Renaissance catalane.
    - L'Académie Française couronne *Mireille*.
- 1862 - Anselme Mathieu: *La Farandoulo*.
  - Premier Statut du Félibrige.
  - Aubanel écrit la *Vénus d'Arles*.
- 1863 - Roumanille: *lis Entarro-Chin*.
  - Gounod compose sa *Mireille*.
  - Mistral entreprend le *Trésor du Félibrige*.
- 1864 - Mort de Jasmin et de Jean Reboul.
  - Mallarmé professeur à Tournon fait la connaissance de Mistral et d'Aubanel.
- 1865 - Fondation de l'*Art* par Catulle Mendès et Xavier de Ricard, futur félibre.
  - Maturité de la pensée politique de Mistral (républicanisme fédéraliste).
- 1866 - Balaguer vient en visite en Provence.
  - Le 22 août Mistral écrit la *Countesso*, symbole très violent de son patriotisme provençal.
  - À la fin de l'année Balaguer revient en proscrit politique.
  - *Le Parnasse Contemporain*.
- 1867 - L'année des enthousiasmes: Balaguer ne rentre en Espagne qu'à l'automne.
  - 30 Mai: fête somptueuse payée par Bonaparte-Wyse à Font-Ségugne, réception de la Coupe offerte par les écrivains catalans aux félibres.
    - Août: le Chant de la Coupe.
    - Publication de *Calendau*.
    - Voyage politique de Mistral à Paris.
- 1868, Avril-Mai: Voyage triomphal en Catalogne de Mistral, Roumieux, Wyse et Paul Meyer.
  - Aux Jeux Floraux Mistral salue le vainqueur, Jacinto Verdagner.
  - Juin: Mistral écrit *Le Tambour d'Arcole*.
  - Septembre: à Saint-Rémy réception des catalans, en présence des représentants de la presse française. Mistral prononce son discours: *Ce que nous voulons*.
    - A Paris: Lois libérales sur la Presse.
    - Garcin publie son pamphlet: *Français du Nord et du Midi*, première attaque contre le séparatisme de Mistral.
- 1869 - Mort de Lamartine.
  - Fondation à Montpellier de la Société pour l'Etude des Langues romanes.

1870 - La guerre.

- Revirement politique de Mistral. En novembre il écrit *le Psaume de la Pénitence*. Il a pris ses distances avec les Catalans. Il travaille d'arrache-pied au *Trésor du Félibrige*.

1871 - La Commune à Paris et en province.

- A Marseille le 27 mars, Gaston Crémieux est fusillé et Clovis Hugues emprisonné.

- En septembre Mistral écrit contre l'idée de progrès *Le Rocher de Sisyphe*.

- Naissance de Michel Camélat.

1872 - Naissance de Joseph d'Arbaud.

- Balaguer ministre espagnol des Colonies sous le Roi anticlérical Amédée de Savoie.

- *Tartarin de Tarascon* et *l'Arlésienne*.

1873 - La République triomphe de Mac-Mahon, puis des hésitations royalistes.

1874 - Affaire de l'Orénoque, tension franco-italienne.

- En juillet, fêtes latines en l'honneur de Pétrarque à Avignon, auxquelles assiste le ministre

Nigra.

1875 - Parution des *Iles d'Or* chez Roumanille.

- Jeux Floraux de Montpellier.

- Articles de St-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* contre Mistral.

1876 - *L'Après Midi d'un Faune* (conçu à Tournon) de Mallarmé.

- Réorganisation du Félibrige.

- Mistral est élu capoulié du mouvement. Il se marie à Dijon.

1877 - Premières tentatives d'organisation d'un Félibrige de gauche: à Marseille, création de *l'Escolo de la Mar*.

- En Languedoc fondation de *la Lausetto*, almanach du patriote latin, par Louis-Xavier de Ricard et Auguste Fourès.

De Ricard: *le Fédéralisme*.

- En Catalogne: Verdaguer publie *l'Atlàntida*.

1878 - Année d'agitations et de polémiques:

- Mai: Fêtes latines de Montpellier, au cours desquelles est couronné le Roumain Vasile

Alecsandri.

- Représentation du *Pain du Péché* d'Aubanel et naissance d'une cabale anti-Aubanel.

Mistral récite *l'Hymne à la Race Latine*, d'inspiration catholique.

- Les félibres de la Lausetto se réunissent à part.

- Jules Claretie dans *l'Evènement* accuse Mistral de séparatisme.

- Octobre: à Paris Aubanel répond à ces accusations en patriote français.

- En Décembre à Arles Mistral le désavoue. Cette année-là Mistral entreprend la publication du *Trésor du Félibrige*.

- Clovis Hugues premier député du Parti ouvrier.

1879 - Le Député Fouquier attaque à son tour le séparatisme, blanc de Mistral dans le *XIXème Siècle* (28 février).

- Mistral invité le 3 Mai par l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse prononce son discours en vers *A Clémence Isaure*.

- La Sainte-Estelle d'Avignon apaise pour un temps la querelle Aubanel-Roumanille.

1880 - A Roquefavour Mistral prononce son discours sur *l'Illusion*.

- Zola: *le Roman Expérimental*.

- Mistral célèbre *l'Immaculée Conception* (Décembre).

1881 - Fondation à Montpellier de *l'Idu de Pascas*, almanach de l'opposition félibréenne.

1882 - La Triple Alliance.

- En Mai Alecsandri est fêté à Forcalquier et Gap.

- A Albi Mistral prononce son discours *l'Attachement au Terroir* (apaisements offerts au nationalisme français).

- Cette année-là sont publiés *Toloza*, épopée albigéiste de Félix Gras, *li Piado de la Prindesso*, poèmes de Bonaparte Wyse et *Idilis i Cants Mistics* de Verdaguer.

- En novembre, Mistral prononce à Marseille une sorte d'adieu à l'Idée Latine.
- 1883 - *Mireille* paraît chez Hachette.
- 1884 - Mistral publie *Nerto* (Hachette).
  - Roumanille est élu capoulié.
  - Sainte Estelle à Sceaux.
  - *Sapho* de Daudet.
- 1885 - Aubanel publie son édition privée des *Filles d'Avignon*. La cabale se réveille.
  - Mort de Gelu.
- 1886 - Achèvement du *Trésor*.
  - Mort d'Aubanel.
  - Verdaguer: *Canigo*.
  - Grève de Decazeville.
- 1887 - *Calendau* publié chez Lemerre.
  - Félix Gras: *le Romancero Provençal*.
  - Discours de Mistral à Cannes sur la *Fraternité des Peuples*.
  - Eloge d'Aubanel devant l'Académie de Marseille.
  - *La Terre* de Zola.
- 1888 - *Mireille* à son tour publiée par Lemerre.
  - À la Sainte Estelle de la Barthelasse, Mistral demande l'enseignement du provençal.
- 1889 - Nouvelle édition des *Iles d'Or* (Lemerre).
  - Joseph Roux: *La Chanson Limousine*.
- 1890 - Mistral publie *La Reine Jeanne* (Lemerre).
  - Fondation du *Félibrige Latin* à Montpellier.
- 1891 - Mort de Roumanille.
  - Mort de Fourès.
  - Edition par Legré des *Filles d'Avignon*.
  - Fondation le 7 janvier du journal provençal l'*Aiòli*.
  - Apparition de Charles Maurras qui organise la Sainte Estelle de Martigues.
  - Voyage de Mistral à Venise.
  - L'Affaire de Panama.
- 1892 - Mort de Wyse.
  - Les jeunes félibres fédéralistes lisent leur manifeste en février à Paris et en juin à la Sainte Estelle des Baux.
- 1893 - Congrès du parti Ouvrier à Marseille.
  - Félix Gras, capoulié depuis 1891, négocie la démission des majoraux catalans du Félibrige.
- 1894 - Mort de Roumieux.
  - Valère Bernard: *Bagatouni*, roman réaliste marseillais.
- 1895 - Mort de Mathieu.
  - Vermenouze: *Flous de Brouso*.
  - Prosper Estieu: *lou Terradou*.
  - L'affaire Dreyfus.
- 1896 - Félix Gras: *les Rouges du Midi*.
- 1897 - Mistral publie *Le Poème du Rhône* (Lemerre).
  - Barrès: *les Déracinés*.
- 1898 - *Poésies* de Mallarmé.
  - *J'accuse* de Zola.
- 1899 *Poésies* posthumes d'Aubanel.
  - Mort de l'*Aiòli*.
  - Inauguration du *Museon Arlaten*.
  - Camélat: *Béline*.
  - Valère Bernard: *la Pauriho*, poésies réalistes.
  - Mistral adhère à la *Ligue de la patrie Française*.

- Procès de Zola.
- 1900 - Mistral chante *la Respelido* à Maguelonne.
  - En Catalogne: Maragall, *Visions i Cants*.
- 1901 - Mort de Gras, mort de Balaguer.
- 1902 - Mort de Verdaguer.
  - Le protestant Dévoluy capoulié des Jeunes.
  - Organisation de la réforme linguistique occitane.
  - Lutte contre les Congrégations.
- 1903 - Antonin Perbosc: *lo Got Occitan*.
- 1904 - A Font-Ségugne, fêtes du Cinquantenaire du Félibrige.
  - Création à Arles de la *Fèsto Vièrginenco*, en l'honneur du costume arlésien.
- 1905 - Loi de séparation de l'Église et de l'État.
  - Mistral prix Nobel.
- 1906 - Mistral publie *Mémoires et Récits* (Plon et Nourrit) et *Discours e Dicho* (Avignon).
  - Antonin Perbosc: *l'Arada*.
  - Acquittement de Dreyfus.
  - Septembre: Mistral écrit le *Parangon*, poème d'orgueilleux abandon.
- 1907 - Estieu: *Flors d'Occitania*.
  - Le Languedoc viticole se soulève et fait appel à Mistral. Mistral refuse d'intervenir.
  - Il est en pleine période de création poétique.
- 1908 - Valère Bernard: *Long la Mar latino*.
  - Perbosc: *Guilhem de Tolosa*.
  - Estieu: *la Canson Occitana*.
- 1909 - Fêtes du Jubilé de Mireille.
  - Inauguration de la Statue de Mistral en Arles.
  - Sainte Estelle de Saint-Gilles: crise violente.
  - Démission de Dévoluy.
  - A Paris: Fondation de *la Nouvelle Revue Française*.
- 1910 - Mistral publie *la Genèse*.
- 1911 - Mort de Xavier de Ricard.
  - Articles de Jaurès dans *la Dépêche* en faveur de la langue d'oc.
  - *Géorgiques Chrétiennes* de Francis Jammes.
- 1912 - Publication des *Olivades* (Lemerre).
  - Dévoluy se retire du Félibrige.
- 1913 - *Le Laurier d'Arles*, poèmes de Joseph d'Arbaud, préfacés par Mistral.
  - A l'occasion des fêtes du millénaire de l'Edit de Constantin, le cardinal de Cabrières essaie de mettre chez Mistral: la pratique d'accord avec la foi.
  - À Barcelone: *Antologia de Poetes catalans moderns*.
- 1914, 25 mars: mort de Mistral.
  - Août: début de la guerre mondiale.

*Robert Lafont.*

**© CIEL d'Oc –Novèmbre 2015**